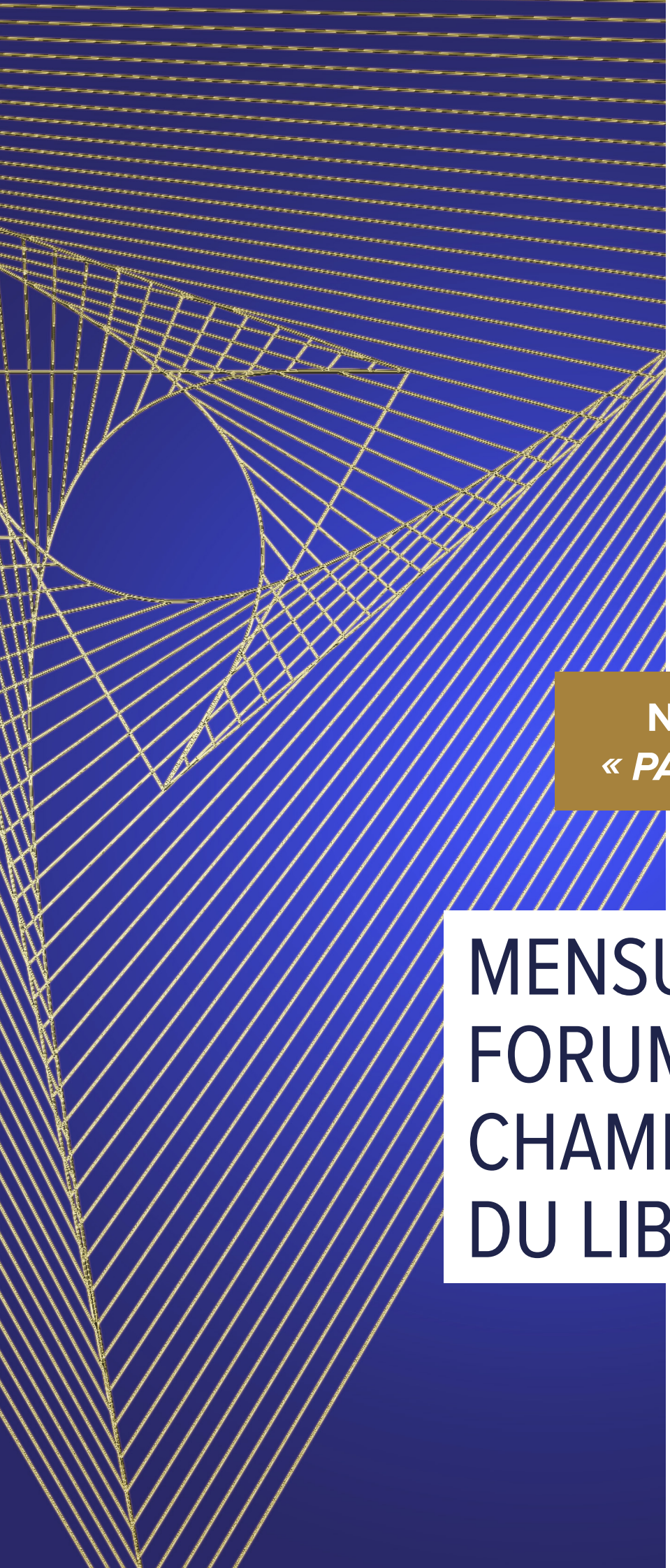


Forum du Champ Lacanien
du Liban

NUMÉRO SPÉCIAL :
« PAROLE ET PAROLES »

MENSUEL DU FORUM DU CHAMP LACANIEN DU LIBAN

OCTOBRE 2019
10

ÉDITORIAL

Nous faisons du mensuel d'octobre un numéro spécial « Parole et Paroles ». Nous y publions, dans la littéralité de la parole de ce qui a été dit et énoncé durant la journée, les textes des seize intervenants venus des cinq forums de la zone plurilingue de l'EPFCL. Ils étaient venus dire leurs mots à Beyrouth, ce 28 septembre dernier, quelques semaines avant que les Libanais ne commencèrent à dire tous le mot d'une révolution en quoi l'on espère une *passe nationale*. Ceci dit, « Parole et Paroles » précède — est-ce par hasard ? — les deux interventions sur la passe qui eurent lieu en ce mois d'octobre au FCLL.

Des paroles précèdent la passe ? La parole analysante le fait dans la mesure où c'est dans la réitération du dire, des lettres subjectivées que l'analysant fait l'expérience du trou, traverse et passe. Un seul fantasme par sujet, un seul écran face au monde. Les forums de la zone perlaborent chacun dans sa parole, une vision et une traversée dans leurs relations à l'Autre et aux autres.

Une parole précède la passe ? Ce qui a été fait à Beyrouth me semble être une mise à table des traversées à faire, pour qu'à partir des paroles multiples, les forums aboutissent à la zone, celle qui fait du réel du discours analytique, le lieu de leur dire.

Vous lirez donc dans ce qui suit, de textes épars et des paroles différentes. Mais elles s'énoncent toutes d'un même lieu, passer des forums à la zone plurilingue, dans l'École.

Mariette Aklé
Éditorialiste

RUBRIQUE DES ACTIVITÉS

Séminaires sur la passe avec Françoise Josselin, Elisabete Thamer et Nicolas Bendrihen

Via *Zoom*, un logiciel qui permet des vidéos conférences que le FCLL a adopté en début de cette année pour faciliter la participation à distance dans les activités du Forum, Françoise Josselin retrouve les membres du FCLL, le samedi 19 octobre, depuis Paris, pour parler de *Passe et fin*. Elisabete Thamer et Nicolas Bendrihen nous ont aussi retrouvés par *Zoom*, le samedi 26, depuis la France, pour parler de la passe.

Le FCLL finit ainsi l'année 2019 par deux interventions sur la passe, à quoi une suite est prévue en cours de l'année 2020, et cela en continuité de ce qui a été amorcé sur ce sujet au sein du Forum. Cartels, lectures et interventions sont planifiés sur ce moment du parcours de l'analyste, où le subjectif de l'expérience du réel vient rencontrer l'Autre de la passe et de l'École, afin d'attester d'une fin qui après tout, n'est qu'un début du devenir analyste.

Merci *Zoom* qui a permis à la parole de passer depuis la France, dans ces moments où le Liban vit des changements que, nous l'espérons, instituent la fin d'une époque et le début d'une autre.

TABLE DES MATIÈRES

LA PAROLE ET SES RESTES	*LÉLA CHIKHANI*	.....	**2**
RETOUR SUR LA FONCTION DE LA PAROLE	*COLETTE SOLER*	.....	**4**
UNE PAROLE QUI FRAPPE	*ANNA WOJAKOWSKA-SKIBA*	.....	**10**
AUX LIMITES DES MOTS, DES IMAGES ET DU CORPS : LE DIRE	*SARA RODOWICZ-ŚLUSARCZYK*	.....	**13**
LA PAROLE EST UN DON DU LANGAGE	*CEREN KORULSAN*	.....	**16**
WHY SPEAKING HELPS <BUT ONLY IF> YOU DON'T KNOW ANYTHING ABOUT ME...?	*JAN TKACZOW*	.....	**19**
PAROLE, EFFET DE SENS ET SIGNIFICATION	*STYLIANOS MORIATIS*	.....	**22**
TERRA ANALYTICA, TERRA INCOGNITA	*AIKATERINI KARAGIANNI*	.....	**25**
PAROLE DE LALANGUE, DISCOURS SANS PAROLE	*VIRGIL CIOMOS*	.....	**28**
THE EFFECT OF THE SPEECH OF THE OTHER. AN ADOLESCENT'S CASE	*ANNA CHRISTODOULAKI*	.....	**32**
IL VERSUS ELLE	*PASCALE KOLAKEZ*	.....	**35**
LA MISOPHONIE, UNE JOUIS-SENS DU NON-J'OUIS	*JOCELYNE LAKIS*	.....	**38**
QUE PEUT-ON FAIRE DE LA LANGUE ?	*HADRIEN MORIATIS*	.....	**40**
LE LANGAGE, CE PREMIER EXIL	*TAMARA DERGHAM*	.....	**43**
LA MARGINALISATION, UN AUTRE EXIL	*ELIO GHARIOS*	.....	**45**
LA PAROLE DU DIALECTE	*AHMAD HALLOUM*	.....	**47**

LA PAROLE ET SES RESTES

LÉLA CHIKHANI

Amis, Collègues, Mesdames, Messieurs, bonjour.

Merci d'être présents et bienvenue à cette journée pas comme les autres.
En ce 28 septembre, nous recevons la grande dame de la psychanalyse, Colette Soler, ainsi que des collègues et amis, membres de la nouvelle zone qu'elle a réfléchie, la zone plurilingue. Des analystes grecs, polonais, turcs, roumains et libanais, sont ici présents.
Animeront à mes côtés les interventions, Stylianos Moriatis, le représentant de la zone plurilingue auprès de l'Internationale des Forums, Patrick Barillot de l'EPF-CL-France, Sahar Yacoub et Myrna Chawbah du Forum du Liban.

Mesdames et Messieurs,

Nous parlons aujourd'hui de la parole, la parole pleine qui engage, et des paroles vides qui, au mieux, informent.

Qu'est-ce qui, en effet, définit l'homme mieux que le logos, le verbe à la fois parole et raison ?

En qualifiant l'homme *d'animal rationnel*, Aristote place le logos du côté de la raison. Il a pourtant fallu une décision arbitraire pour mettre ensemble des mots, pour les éprouver, les retenir et les ordonner dans un lexique et dans une structure d'appartenance durable et codifiée.

On peut supposer derrière cet arbitraire, le réel des sons, des phonèmes, des signifiants, que le langage a recouvert d'une pellicule de signifiés, les mettant en rang et en cohérence, y laissant trainer quelques restes sonorisés par des onomatopées ou combinés dans le creuset intraduisible des idiomes. Loin de la raison aristotélicienne, on retrouve aussi les formations *constitutives des langues* de l'inconscient. Que la peau du linguistique s'écaille, alors on voit sourdre des équivoques, fuser des mots d'esprits, ou se fourvoyer des lapsi. On peut y entendre chuinter la parole d'avant le langage.
Parler est j'ouï-sens. J'ouï-sens, c'est la percussion du signifiant dans le corps. J'ouï-sens, c'est l'enfant jouant avec les mots. La parole mène le parlêtre à dire sa vérité, c'est-à-dire la vérité de son désir. Car le corps souffre d'éloignement et de perte parce qu'il y a été forcé, impacté par le langage. Le trauma fondamental du sujet est cette collusion de l'immatriculation du corps par le sens. Intrusion d'une étrangeté, un unheimlich pouvant provoquer l'effondrement psychotique. Lalangue n'est plus que traces inaudibles. L'objet agalmatique est perdu. La jouissance se couvre d'un semblant ; on pense la deviner derrière un quelque chose, on tend la main pour la saisir, mais déjà depuis toujours elle a disparu ; et l'être reste là, en exil de lui-même, dans son infinie quête du désir ouvrant une fenêtre sur le réel.

Ainsi et malgré l'entrée dans le langage, l'homme reste aux prises avec le Réel. Et dans l'expérience du parlêtre, le trauma rend compte du Rien. La part indestructible de l'in-sens, se repère dans le *Nachträglich*, l'après-coup freudien, que Lacan place aux fondements du langage, donnant un temps non linéaire au temps.

Parler ne va pas sans entendre ; entendre est *événement du dire*, insiste Lacan ; entendre c'est faire partie de ce qui est dit. Dans la cure où s'emploie le sujet à engager sa parole, cherchant à trouer l'opacité par le sens, il y a toujours ce quelque chose qui résiste, un reste asémantique inscrit pourtant dans le sens. Mais dans ce lieu, ce qui s'entend ce sont les silences de la parole. Car, tel le vide heideggérien donnant au vase sa contenance, ce sont les silences qui donnent à la parole son entendu.

Mesdames et Messieurs, la parole, héroïne de la journée, est aux intervenants ; qu'elle fasse événement.

Merci

DU PACTE À LA «JOUISSANCE DU PARLER»

COLETTE SOLER

Je me disais en préparant ce que j'allais vous dire que nos réunions dans le champ analytique, journées, congrès, symposium, etc. sont l'occasion de mesurer à quel point la parole est un instrument de transmission non seulement incommode, mais insuffisant, voire un vrai fléau. De la colle dit Lacan.

En effet, dans la mesure où nous avons tous la même référence, l'enseignement de Lacan, nous disposons tous du même vocabulaire, du même stock de mots. Et d'ailleurs la plupart de nos enseignements n'ont pas d'autres effets que de transmettre le lexique. Je peux témoigner que ce n'était pas encore le cas à l'EFP, ça a commencé avec l'ECF et ça s'est généralisé ensuite. Nous sommes tous pris dans cet effet qui dépasse chacun d'entre nous, je m'y inclus et il a deux inconvénients. Le premier est qu'il devient difficile de faire entendre un dire singulier, et alors que les analyses sont une par une, quand ce sont les analystes qui parlent c'est la doxa de groupe qui s'entend. Et dans tous les groupes analytiques. Le deuxième c'est le déficit conceptuel grandissant des productions analytiques. Je sais bien que la psychanalyse n'est pas une science c'est sûr, bien que Lacan ait espéré durant un moment qu'elle en soit une. Cependant comme il disait l'analyste est double, il y a celui qui soutient l'acte analytique dans les cures qu'il dirige, et il y a celui qui pense la psychanalyse, pas seulement celles qu'il dirige, mais la psychanalyse dans son unicité comme dispositif original. C'est celui-là qui peut la faire valoir dans le monde car il ne suffit pas du nombre des praticiens pour qu'elle continue à prévaloir dans la civilisation capitaliste. Cet analyste-là, le moins que l'on puisse attendre de lui c'est qu'il se rapproche de "l'esprit scientifique", que ce soit dans la lecture ou dans l'élaboration concernant cette pratique qui n'a pas d'égale. Dans *Encore* Lacan a pu dire que "le truc analytique" ne serait pas mathématique comme il l'avait espéré, et qu'il a ajouté sur le tard qu'il serait poétique, mais ça ne veut pas dire fumeux, mais ce propos lui-même s'appuie sur des constructions parfaitement rationnelles, minutieuses et pointues concernant le langage et *lalangue.*

Dans ce contexte peu favorable, et dans ce moment du début du XXIe siècle qui n'est pas un moment fécond d'invention dans la psychanalyse, mon parti pris personnel dans l'abord de nos différents thèmes, la parole, l'amour, l'exil, le dire, quels qu'ils soient, est toujours de commencer par suivre les pas successifs de Lacan, le cheminement et il y en a toujours car il n'a jamais fait du sur place et il pense "avec ses pieds" comme il le dit. Je les suis ces pas pour faire valoir sa démarche même, car je crois qu'à elle seule, elle porte un enseignement.

Qu'est-elle cette démarche ? Elle conjugue une posture qui affirme sans vaciller au premier pas, même sans preuve, de façon quasi impudente parfois, et qui ensuite fait le pas d'avancer vers d'autres affirmations toutes aussi fermes mais différentes et qui corrigent les premières, à partir de ce qui leur manque pour rendre compte de ce que l'on questionne. On pourrait dire, c'est la dialectique même, mais je crois plus essentiellement que c'est la modalité même de la parole de vérité, qui affirme catégoriquement mais qui, ne pouvant tout dire du réel qu'elle cherche à approcher, dit autre chose, voire le contraire, au temps d'après. Et je ne doute pas quant à moi que dans cet enseignement de Lacan, si complexe, si lesté de références culturelles multiples, et si conceptuel, et qui en général dépasse le lecteur même, ce soit cette présence d'une démarche de vérité, d'un style qui met en acte le mi-dire des thèses,

qui assure l'immensité du transfert qu'il a produit. Il n'empêche qu'à chaque pas, il vise le concept, fut-ce le concept de l'inconceptualisable, et pas le *patchwork* des vérités multiples. Ce mouvement propre se vérifie sur tous les thèmes, fin d'analyse, conception du sujet, etc. et bien sûr, parole. J'ai donc passé mon année à travailler contre le *patchwork* des phrases successives concernant la parole pour mettre en évidence comment l'impossibilité à chaque étape de couvrir tout le champ de la question posée est le moteur de la recherche.

C'est particulièrement frappant : au départ enthousiasme pour la parole pleine, au terme la parole est un chancre, un parasite. Pour un retournement, c'en est un et nous n'apprendrions rien si nous nous contentions de la juxtaposition des thèses, ou du choix de l'une ou l'autre, il faut saisir les raisons analytiques de la progression. D'un bout à l'autre, il affirme une efficace de la parole, et aussi des dégâts de la parole.

I. Enthousiasme

Pas d'archéologie de cette parole pleine, ce ne serait pas impossible mais je pars d'elle, pas des antécédents de Lacan. Lire en détail FFPL et "Variantes de la cure type", de grands pouvoirs lui sont attribués. Elle est créatrice, elle instaure l'être du sujet, pas un sujet tout seul mais deux sujets simultanément, intersubjectivité, et liés entre eux par un pacte susceptible d'ordonner désir et pulsions, et donc de résister aux fluctuations du temps. Prenons l'exemple de : « tu es ma femme ». On n'est pas dans l'inconscient, mais dans une parole d'engagement performatif. C'était trop beau pour être vrai comme on dit. Lacan corrige aussitôt, disant lui-même que son enthousiasme est daté et que donc le texte date. Et on arrivera à la fin à une reformulation du « tu es ma femme » qui érigeait conjointement les deux sujets du couple, en « tuer ma femme ». Le pacte est donc récusé. Restera cependant la structure de l'interlocution propre à toute parole et dans laquelle celui à qui je parle dispose du « tout pouvoir » de l'auditeur, et sans laquelle la parole de transfert serait impensable.

Pourquoi cette récusation ? Parce que toute l'expérience, pas seulement commune, mais analytique, indique qu'aucun pacte ne peut résister aux fluctuations de la libido, du désir comme des pulsions. Lacan n'abandonne pas les expressions parole pleine et parole vide, mais dans des sens qui n'ont plus rien à voir avec le pacte. Fausse promesse que ce pacte au regard du temps. Mais comment Lacan a-t-il pu l'ignorer à l'âge où il l'écrivait, vers 55 ans je crois ? Ce n'est pas qu'il l'ignorait je pense. Il faut se demander ce qu'il cherchait à élucider, dès lors qu'il a reconnu que l'instrument de la psychanalyse c'est la parole seule. Il s'en déduit qu'elle a des pouvoirs...sexuels. Pourquoi ? Parce qu'elle opère, Freud l'a montré, sur ce qui est le problème central et constant de la psychanalyse : les symptômes sexuels, lesquels séparent, font obstacle non seulement au lien social, mais aussi au couple sexué. Lacan cherche donc, et pense avoir trouvé, ce qui dans la parole est capable de contrer l'effet séparateur des symptômes et de restituer le couple. Son hypothèse c'est le pacte. Façon de dire implicitement que là où les symptômes séparent les corps, la parole les réunit, les noue. C'est la fonction liante de la parole qu'il avance et qui, elle, ne sera jamais récusée, mais repensée autrement à la fin. Le deuxième

pas met l'accent sur autre chose.

II. Parole aliénante

Avec les développements sur la structure du langage sans laquelle pas de parole articulée, sur inter-signifiance S1/S2 en œuvre dans l'interlocution de la parole, ce que son graphe du désir dessine, un tout autre aspect de la parole est mis en évidence ; son caractère foncièrement assujettissant et qui laisse des marques structurales. La parole préside à une double aliénation, aux dits de l'autre réel et à ses signifiants. « Le dit premier décrète, légifère, aphorise, est oracle, il confère à l'autre réel son obscure autorité. » Voilà la phrase qui indique une double aliénation car le dit implique les signifiants qui s'y trouvent articulés mais aussi leur profération dans une parole, soit leur dire. Et relus après Joyce, le dire, la profération, sont toujours magistraux, position d'existence.

Pourquoi premier ? On est tenté de penser premier dans le temps, bien sûr, c'est très cliniquement perceptible, « à ma naissance ils ont dit que..., ma mère disait que, mon père que, etc. » ; on sait le poids que ça a. Mais ce serait trop restrictif, que de le prendre seulement au niveau chronologique, parent-enfant. Ça désigne aussi plus généralement, dans la structure de l'interlocution, non pas l'autre réel comme auditeur qui m'écoute, mais l'autre comme locuteur qui parle le premier, quand c'est moi qui l'écoute. On est là sur la question des effets de l'affirmation catégorique, du dire assertif que j'évoquais au début pour Lacan, lui qui n'arrête pas de fonctionner pour nous comme le dit premier. C'est aussi la structure de tous les phénomènes d'emprise, très à la mode, et on constate que notre époque est bien encline à exonérer, à excuser les sujets de leurs comportements même quand elle les juge fautifs, s'ils peuvent évoquer l'emprise. Elle est devenue une excuse ; juridiquement parlant. Or pas d'autre emprise sur les parlants que celle du dire, même quand elle va jusqu'à une « prise de corps » comme on disait pour les arrestations au XVIIIe siècle.

Dans la psychanalyse, avec la découverte de la névrose infantile chez Freud et de l'émergence du sujet chez Lacan, on s'intéresse préférentiellement au dire originel des parents. Les sujets s'en plaignent en général car ces dits prédiquent sur eux, et tout signifiant fait injure au sujet, comme le dit Lacan. Mais la question n'est pas du désagrément ou de son contraire, mais de son imposition. La parole imposée est un fait à l'origine, d'autant que l'oreille est un orifice qui ne se ferme pas, pas d'anorexie, pas de constipation de l'oreille, possible. Elle est imposée et laisse une marque structurale, constituante de ce que Freud nommait l'appareil psychique, nommément de l'idéal du moi et du surmoi. On ne parle quasiment plus de ces notions, tous captivés que nous sommes par la jouissance, mais on a tort, il faudrait plutôt se demander leur rapport à la jouissance réglée par l'inconscient.

Je poursuis : « Prenez un S(A) pour insigne de ce pouvoir, de ce pouvoir tout en puissance (...) et vous avez le trait unaire (...) qui aliène ce sujet dans l'identification première qui forme l'idéal du moi I(A). » Il ne va pas sans une implication du sujet puisqu'il résulte d'une identification. Au-delà du dit, c'est le S(A) de l'identification, pouvoir du dire comme acte, l'idéal de l'Autre, Lacan parle en 1953 déjà, de « la

naissance de la possibilité » qui ne va pas sans ce dire et avec Joyce, tel que Lacan le commente, on perçoit à quel point le dire est toujours magistral. C'est de lui que s'originent tous les jugements du sujet sur lui-même, autant que sur les autres et le monde. D'où ses effets parfois déprimants quand le sujet se trouve en défaut. De là aussi l'ineptie de ceux qui disent que les jeunes n'ont plus d'idéaux, et surtout pas les délinquants, et encore moins les psychotiques. C'est qu'ils confondent les normes idéales d'une société, toujours périssables, avec l'idéal de l'Autre qui est un effet, une marque structurale, de notre prise dans la parole en tant qu'elle nous relie à l'autre sans remède. L'I(A) n'est pas spécialement humaniste, comme croient l'être les idéaux de la société, il est idéalisation du premier pouvoir rencontré, celui du dire de la parole.

Le surmoi est autre chose, pas un S(A) mais une voix, une grosse voix, qui met le sujet aux ordres, celle qui fait peur aux enfants, petits ou grands. La voix du père fouettard. L'incorporation de cette voix n'est pas une identification, elle préside à l'obéissance, à la soumission mais par la peur. Je passe sur l'histoire et le concept du surmoi, sur comment on a pu dans la psychanalyse avoir d'abord un surmoi qui interdit la jouissance, puis un surmoi qui dit Jouis — je m'y suis longuement arrêté dans mon cours —, ce que je souligne c'est qu'avec l'idéal du moi et le surmoi, ce sont les deux instances par lesquelles le dire de l'Autre laisse son empreinte sur le sujet, au point de le façonner. La parole à cet égard est constituante, mais n'est pas un facteur d'autonomie, au contraire, elle est un facteur d'aliénation originaire, et tellement propice à entretenir les emprises du présent.

La question est « comment desserrer cette prise originaire de l'Autre ? », qui va avec les éthiques de la fascination et de la peur, elles bien présentes ; on les a vues dans le siècle et je le crains aussi dans la psychanalyse.

Première réponse : le désir et son éthique. Le désir qui fait lien à l'Autre, mais pas à partir de ses paroles imposées, pas à partir des oracles de ses dits, ou de son dire magistral, mais à partir de son manque à dire soit de ce qu'il ne fait pas passer au dire. Avec l'idée que la demande que porte le dire de l'Autre porte toujours aussi un désir, informulable mais présent, et capable de faire lien de sujet à sujet. Ce n'est pas une autre fonction de la parole, mais une même fonction de lien que le pacte de FCPL, mais pensée autrement, grâce aux élaborations de Lacan concernant le structure de langage et son effet sujet. On connaît les grands développements des années soixante sur la fonction érotique de l'être ou avoir le phallus, S(A) du manque de l'Autre.

Mais un problème se pose encore avec cette solution : puisque ça ne passe pas au dire, ce désir de l'Autre, on l'invente, c'est ce que fait le fantasme et très tôt dans l'enfance. Sur le graphe, la ligne du fantasme est qualifiée d'imaginaire, quoique pas sans connexion avec les S(A) de l'inconscient. Comment un fantasme imaginaire, malgré sa constance qui le fait prendre pour du réel, comment serait-il solution pour les symptômes sexuels de jouissance qui objectent au couple de l'amour, eux qui ne sont pas imaginaires mais inscrits, fixés ? Certes amour et désir font lien entre les sujets, mais restent les symptômes, comme modalité de jouissance Une, qui eux, séparent. Le problème reste donc entier.

Cette butée qui motive la suite.

III. L'autre fonction

Je ne vais pas suivre tout le chemin, ce serait trop long, je fais un saut pour en venir à ce qui me permet de parler d'une autre fonction de la parole comme je me suis exprimée, qui permet de faire lien non plus seulement entre les sujets du désir, mais entre les corps de jouissance… prolétaires.

Définition du prolétaire. Dans l'antiquité, celui qui n'a aucune fonction sociale ou citoyenne, qui n'a rien que son corps donc. D'où Karl Marx a tiré le prolétaire du capitalisme qui n'a rien que sa force de travail et d'où Lacan a tiré le prolétaire de la psychanalyse dans « La troisième », qui n'a rien pour faire lien social. Les corps prolétaires, ce sont les corps lieu de jouissance autiste, on dira jouissance-Une qui forclôt le corps à corps des jouissances, et ce n'est pas la faute au capitalisme. Ce qui supplée à ce Un des corps, c'est un lien de parole. Le non-rapport rebondit dans l'existence de la parole ; autrement, elle est une suppléance. Alors si ce n'est pas celle du pacte, pas même celle du désir qui peut assurer ce corps à corps des jouissances, qu'est-ce ? Problème : on savait bien déjà qu'amour et désir sont des effets de parole, la question est donc maintenant de savoir comment l'économie de jouissance d'un corps peut être réglée de façon à permettre des liens entre les corps de jouissance, alors que le jouir n'est le signe ni de l'amour, ni du désir.

L'effet de langage, *a*, ce qui manque, objet perdu disait Freud, lance le vecteur du désir, mais comment celui-ci en vient-il à un plus-de-jouir complémentaire en place d'objet ? C'est la question. Au niveau sexuel — car la question se pose aussi dans le social — comment ce plus-de-jouir en vient-il à être présentifié par le jouir d'un autre corps — que Lacan dira corps symptôme ?

Eh bien, il y faut, dit Lacan en 1973, la « jouissance du parler », c'est celle qu'il faut pour que l'histoire continue, démographiquement, celle qu'il faut pour que le couple des corps assure aussi la procréation, on pourrait dire pour que le désir d'enfants continue.

La jouissance du parler aurait donc pour fonction d'assurer la reproduction, ce qui semble aller de pair avec le couple de l'amour hétérosexuel qui supplée au rapport sexuel. C'était en 1973. Désormais la science y met son grain de sel, qui assure la reproduction sans coït, et à volonté, pour l'homme et la femme. Ça ne rend pas la thèse obsolète car, au moins pour l'instant, ce sont les sujets qui convoquent les interventions de la science pour la reproduction, il suffit donc que la jouissance du parler assure le désir d'enfants.

Thème très difficile. Notre tâche aujourd'hui est d'arriver à saisir ce qu'est la jouissance du parler. L'expression est tentante, facile à utiliser, mais pour ne pas aller droit à la ritournelle, je souligne plusieurs points :

Comment accorder cette jouissance du parler avec la thèse qui traverse tout l'en-

seignement de Lacan et qui posait premièrement, l'hétérogénéité de la parole et du langage d'un côté, et le réel de la jouissance de l'autre, avec deuxièmement, un nouage des deux et des effets du langage, spécifiquement de l'inconscient langage, sur la jouissance de corps qu'il négative (objet *a*) et morcèle. « L'inconscient affecte le corps pas le sujet » dit Lacan dans *Ou pire* ?, un inconscient qui peut être dit sans sujet. La jouissance du parler suspend ce binarisme et cette subordination. Il suspend donc ce qui avait conduit à bien distinguer le $, sujet au manque, et le plus-de-jouir de son fantasme. Thèse familière que bouleverse la thèse de « Encore » sur le savoir comme du S(A) joui.

Le parler, ce n'est pas la parole. En parlant, l'être jouit, quoiqu'il dise. Une jouissance propre à cet acte d'émission de parole. Évidemment il faut la questionner. Qu'est-elle ? Quel est son rapport à la jouissance qui circule dans la métonymie telle que Lacan la définit dans *Radiophonie* et qui, elle, est jouissance de parole ?

Et puis, surtout, nous sommes convaincus que la parole fait lien, il n'y a même que ça pour faire lien, mais ici c'est autre chose, ce n'est pas le parler mais la jouissance même qui fait lien. Thèse énorme par rapport aux formules qui nous sont les plus familières et à accorder avec son "Y'a d'l'Un".

Ce qui complique les choses encore, c'est que Lacan ne dit pas le parler en général, dans le discours courre courant, il dit que c'est la psychanalyse qui assure cette jouissance du parler. Point essentiel, elle n'est pas à confondre avec celle du sens, qui elle, est liée à la chaîne des paroles, avec S(A)/sé et qui satisfait — c'est certain — et dont on parle tant, surtout pour la fin de l'analyse ; chute dit-on, du sens et de la joui-sens. Mais le sens est inéliminable ; dans son dernier texte sur Joyce, Lacan le redit après 1976, la psychanalyse opère par le sens. Il faut donc préciser le rapport de la jouissance du parler à celle du sens. Il y a chez Lacan plusieurs constructions qui répondent à cette question.

Je débouche donc sur la nécessité d'une mise à l'étude nécessaire, si du moins nous voulons approcher ce que Lacan appelait de ses vœux, un psychanalyste qui ne se contredise pas à tout bout de champ.

UNE PAROLE QUI FRAPPE

ANNA WOJAKOWSKA-SKIBA

Je vais examiner la relation sous transfert entre la parole violente et un sujet dont les attaques de colère constituaient le symptôme d'entrée en analyse. Ma question est de savoir ce qui provoquait ces attaques et était traumatique pour ce sujet : une violence maternelle ou quelque chose d'autre ?

Voici une scène que ce sujet, une jeune femme, m'a rapportée un jour et qui condense la problématique. Elle a vu une mère hurler sur son enfant dans la rue, lui tirer les cheveux et le malmener. Cette scène a provoqué son plus grand émoi. En y assistant, elle a vomi, causant son propre embarras. Elle pensait que cet enfant était sans recours, impuissant, à la merci de sa mère. Mais cela ne lui disait pas pourquoi cela l'avait fait vomir.

Lors des séances suivantes, elle s'aperçut que cette scène reproduisait une situation similaire, vécue avec sa mère, d'être sans recours, donc dans l'état d'*Hilflosigkeit* que Freud a indiqué comme étant à l'origine du traumatisme[1]. Sa propre souffrance d'enfant maltraitée avait ainsi été réactualisée.

Cette femme m'a demandé une analyse des années avant d'assister à cette scène car elle se croyait folle à cause de ses attaques de colère. Elle avait vécu des tensions au travail et toutes ses relations amoureuses aboutissaient à une séparation. Dans son couple, elle s'était repéré un penchant pour les actes sadomasochistes et la mise en scène de l'humiliation de son partenaire. Elle en tirait de la jouissance, mais était gênée par la pensée qu'il n'aimait pas vraiment cela. Habituellement, elle réclamait activement des relations sexuelles, se heurtant souvent à l'impuissance du partenaire. Tout cela sous l'égide de la demande hystérique : « Fais voir si t'es un homme »[2].

Dès le début, son activité sexuelle portait la marque de la parole maternelle qui lui avait dit qu'elle se comportait « comme une salope ». Son entrée en analyse s'était faite au moment d'une grande angoisse, réalisant sa propre impuissance dans un rapport à un homme qu'elle aimait. Elle était incapable d'atteindre la jouissance phallique dont elle semblait s'emparer si facilement jusqu'à présent. Avec lui, sa volonté de s'égaler aux hommes l'avait conduite à l'échec. Elle avait donc compris que quelque chose, qui touchait son être de femme, ne marchait pas dans sa façon de faire avec les hommes.

Son analyse commencée, elle a été confrontée à plusieurs rêves dont la trame principale était la violence ; devoir annoncer à sa mère la décapitation de son frère cadet, par exemple. Cette agressivité constituait « un souhait de mort pour le nouveau venu dans la famille », comme le dit Lacan[3], issu de la relation spéculaire du moi à son alter-ego ; qu'elle est présente dans l'hystérie montre la gifle de Dora à Mr K.[4] L'analyse l'a amenée à constater d'abord que sa dite folie et sa rage étaient liées à son sentiment d'infériorité, à l'idée d'être, contrairement à ses frères, dépourvue

1 J. Lacan, Séminaire VI « Le désir et son interprétation », leçon du 12 novembre 1958.

2 J. Lacan, Radiophonie, page 22, version Staferla.

3 J. Lacan, Séminaire VI, op. cit., leçon du 1er juillet 1959.

4 J. Lacan, « Intervention sur le transfert », dans : Écrits, Ed. du Seuil, Paris, 1966.

d'attributs masculins, donc de valeur. Elle affirmait que c'était sa mère qui en était fautive car c'était elle qui l'avait faite venir au monde en tant que fille.

Quand elle eut elle-même une petite fille, elle me relata avec honte et effroi son fantasme où elle avait l'impression d'enfoncer une aiguille dans son enfant. Avec l'analyse, elle reconnut sa volonté d'infliger de la douleur à l'autre, de le punir et le faire souffrir. Elle fit aussi le lien avec la profession d'infirmière de sa mère qui prenait soin d'elle mais qui pouvait la frapper lorsqu'elle était enragée. Plus tard, elle découvrit qu'elle se plaisait à être sa victime. Elle put aussi affirmer que quelque chose d'obscur demeurait du désir de sa mère comme de sa jouissance.

La dimension sexuelle de ses fantasmes punitifs lui est apparue lors d'un rêve où elle sauvait son frère d'une punition sous forme de violence sexuelle infligée par un homme âgé. Elle y reconnut une scène au cours de laquelle elle avait reçu une gifle en défendant son frère contre la colère de leur père, qu'elle avait énervé et poussé à bout. L'analyse l'amena à admettre qu'elle pouvait être la cause de la violence des autres et qu'elle y trouvait non seulement de la souffrance, mais aussi de la jouissance. Elle réalisa aussi combien les fantasmes pervers qui peuplaient ses rêves contrastaient avec son attitude au lit, plutôt réservée, avec son mari qu'elle trouvait très attirant sexuellement. Cela semble illustrer la thèse de Freud selon laquelle « la névrose est le négatif de la perversion »[5] et qui, d'après Lacan, dit que les névrosés ne font que rêver de ce que font les pervers[6].

Un rêve pivot dans son analyse survint au moment où elle arrêta d'allaiter sa fille. Angoissée, elle rêva avoir perdu sa fille pour toujours ; ne pouvant déposer plainte nulle part car on y parlait une langue étrangère, cela la rendait folle. L'analyse l'a menée d'abord à voir sa propre difficulté à se séparer de sa fille, puis à la question de sa propre séparation d'avec sa mère. Il me semble que le message du rêve est son impossibilité de se plaindre car il n'y a personne pour l'entendre et c'est cela qui lui est insupportable. C'est la répétition de la rencontre manquée avec l'Autre maternel qui ne peut pas répondre à la question du désir et de la jouissance. D'après Lacan, c'est le manque dans l'Autre qui donne l'effet traumatique, le *troumatisme*[7].

L'analyse la mena à repérer la question que se pose chaque sujet : *que suis-je pour L'Autre* ? Elle conclut que pour sa mère, elle était un objet de châtiment. C'est comme ça qu'elle interpréta le dire maternel : « Tu es un châtiment de Dieu, qu'ai-je fait pour mériter ça ? ».
Enfant, elle avait elle-même choisi le signifiant *châtiment* comme diminutif de son prénom, alors que ce n'était pas une manière habituelle de faire. Elle comprit que le signifiant châtiment sous lequel elle avait choisi de se représenter présidait à son comportement pénible envers les autres, afin de se faire punir par eux et de les punir.

Comment comprendre que le sujet puisse s'identifier à un signifiant douloureux ?

5 S. Freud, Trois essais sur la théorie sexuelle, 1905.

6 J. Lacan, Séminaire XX « Encore », leçon de 13 mars 1973.

7 Jacques Lacan, Séminaire XXI «Les non-dupes errent», leçon de 19 février 1974.

Comme l'a dit Colette Soler, cette parole de l'Autre « imposée » au sujet est une violence qui laisse une trace dans la structure du sujet. Dans cette trace que Freud a nommée « l'idéal du moi » et Lacan « l'idéal de l'Autre », est incluse une idéalisation de l'Autre. En effet, le sujet s'identifie à ce dont il pâtit comme première violence[8] et préserve l'Autre dans l'état idéal, donc sans manque.

D'après Lacan, le névrosé identifie le manque de l'Autre à sa demande. Ainsi, la demande de l'Autre, ce dire maternel, prend la fonction d'objet dans son fantasme, le fantasme étant une réponse du sujet à la question de savoir ce que lui veut l'Autre. Face à l'énigme du comportement ambigu de sa mère, le sujet a pris ce manque de l'Autre sur soi[9]. Cela lui évite de désidéaliser l'Autre, mais a des conséquences sur le désir. Pour qu'il apparaisse, il faut que le sujet se rende compte du manque de l'Autre.

Se détacher de l'interprétation de l'énigme du désir maternel a permis un changement de position pour ce sujet. Il lui paraît maintenant possible d'étudier la psychologie et d'ouvrir son propre cabinet, rompant avec l'idéal maternel selon lequel l'argent est essentiel, peu importe le métier. Elle a aussi rompu avec l'idéal paternel de ne pas se fatiguer trop dans la vie. Dans son couple, elle a cessé de se préoccuper de ce que son mari cherche chez les autres femmes et a commencé à s'intéresser à ce qu'il cherche chez elle, ainsi qu'à leur propre jouissance sexuelle.

Pour répondre à la question du début, je pense que ce qui fut traumatique chez elle n'est pas la violence maternelle en elle-même, mais le fait qu'elle ne trouvait pas de réponse dans l'Autre au pourquoi de cette violence. Au trou dans le savoir, elle se fabriqua une réponse par la construction de son fantasme de se faire l'objet de châtiment. Il lui donc faudra passer par la reconnaissance d'existence de ce trou dans le savoir pour éviter la répétition traumatique[10][11].

8 Cours de C. Soler sur la « Parole et violence », 2018-2019, leçon de 20 février 2019, inédit.

9 J. Lacan, « Subversion du sujet », dans : Écrits, Ed. du Seuil, Paris, 1966.

10 M.-N. Jacob-Duvernet, « Couleur de passe », Wunsch 16, Bulletin international de l'école de psychanalyse des Forums du champ lacanien, février 2017.

11 J. Lacan, Séminaire IX « L'identification », leçon de 13 et 20 décembre 1961.

AUX LIMITES DES MOTS, DES IMAGES, ET DU CORPS : LE DIRE

SARA RODOWICZ-ŚLUSARCZYK

Dans la répétition du titre de notre Journée, l'insistance et une différence muette — le « s » du pluriel ne se manifestant que par l'écriture — indiquent que la parole n'égale pas aux paroles, et les paroles ne suffisent pas à parler.

La parole prend son poids dans une psychanalyse et il lui arrive de retrouver sa légèreté. Est-ce la psychanalyse consiste dans la levée du mutisme ?, demande Lacan[1], pour ajouter que l'enjeu en demeure la transformation du désir. L'on pourrait résumer le parcours d'une analyse comme s'étendant d'une parole difficile, à la rencontre avec l'indicible afin de pouvoir mieux s'y retrouver. J'évoque le début d'une psychanalyse et ses fins en tant que limites, interrogeant le lieu d'où sort la parole, ce vers quoi elle tend, ce qu'elle atteint… et rate. En me rapportant aux limites ainsi conçues[2], je lis la phrase de Lacan « Qu'on dise reste oublie derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend[3]. » Est-ce les fins de la fonction de la parole dans le champ du langage conduisent à oublier « qu'on dise » — l'hypothèse qu'exprime la forme du subjonctif, un postulat de l'acte de dire qui est bien un …commencement ?

J'évoquerai d'emblée l'expérience d'une surprise, un petit accident qui eut trouvé son écho dans le titre de mon intervention. Il m'a donné l'envie de relier l'oubli du dire aux limites des trois *dit-mansions* de la parole. Dans la limite de notre temps, ce questionnement ne peut que s'ébaucher :

Cet été je prenais un tram qui s'est brusquement arrêté. Sans aucune annonce, après un moment me voilà étonnée par la vue d'une ligne de feu qui nous approchait, comme la pelouse autour de rails s'est allumé. Descendus, les gens se sont mis à prendre des photos. « Une image vaut mille mots »[4] tel est le slogan inventé dans le contexte de la croissance de la publicité, pour souligner l'avantage des images sur les mots, mais également la capacité d'un seul image de susciter plusieurs mots. Si je commençai à dire quelque chose sur cet accident, même dans une description la plus objective, chaque élément de ce qui s'imposa à moi sous la forme d'une image pourrait se montrer rempli d'un sens métaphorique, potentiellement y caché, et dont l'équivoque jouent les poètes. La passion de gens pour les accidents révèle notre tendance d'inscrire ce qui nous arrive par hasard dans un sens (du moins par l'énigme d'un photo muet).

Mais quel usage de cette double effet d'image — son aptitude de retenir le sujet et la parole aussi bien que la solliciter — trouvons-nous dans l'inconscient ?

C'est bien le rêve qui s'impose ici, décrit par Freud comme une écriture en images[5]. Et Freud de souligner sa fonction double, de l'accomplissement d'un désir et du garder le plaisir du sommeil. Pour le rêveur, les images prennent la qualité hypnotisant d'une énigme, en lui incitant à continuer de rêver et dormir. Dans une analyse, en

1 Lacan, J., Séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse,* leçon du 15 janvier 1964.

2 J'emprunte unetelle articulation de la question des limites au travail d'Alexandre Levy, à paraître dans l'ouvrage collectif « Pas de limites ? » coordonné par David Bernard et Alexandre Levy.

3 Lacan, J., *L'Etourdit.*

4 Cet adage est attribué à un Arthur Brisbane, éditorialiste américain.

5 Freud. S., *L'Interprétation des rêves.*

les traduisant en mots, il se lance sur le chemin du déchiffrage. Ce qui sera entendu dans les dits lui surprendra par son sens. C'est là qu'il peut s'arrêter, mais... il va continuer et à rêver et à chercher du sens. Qu'est-ce qui demeure oublié dans ce processus ? Notons que par rapport au rêve Freud précisait[6] que son essence est à trouver non pas dans son contenu mais la forme qui est son travail. En interrogeant les limites de l'interprétation des rêves il a nommé une : l'ombilic du rêve. Quant au sens, Lacan nous permet de saisir que « l'ombilic » du chiffrage du sens, en tant que sexuel est... une ruse qui fait le sujet[7]. Lacan parle de l'ombilic du terme du sujet : dont l'être s'évanouit sous le sens[8]. Il souligne que si le sens est toujours vers le sexuel, il rencontre cette limite, réelle, de ne pas pouvoir s'écrire. Si à l'aube de ce processus est la mise à l'écart d'un réel hors sens, est-ce bien ainsi qu'échappe le commencement de l'interprétation d'un sujet ?

Je passe maintenant aux « limites des mots ». Lacan compare l'entrée par l'enfant dans la parole par le dire de la demande avec la structure d'un mot d'esprit[9]. Un parallèle étonnant, puisqu'il semblerait que rien n'est plus éloigné de premiers essais d'usage du langage que la finesse habile de mot d'esprit. Mais c'est bien la fonction de la surprise qu'importe dans ce rapprochement, et que je souhaite souligner. Lacan parle d'un usage tâtonnant (suggestif donc du corps et le manque d'une image) du signifiant faisant résonner l'écart entre ce qui est attendu et ce qui est rencontré. Quoique dans le dire de la demande, sa propre intention lui demeure opaque, confiée à l'interprétation de l'Autre, dans cet même dire, l'enfant rencontre un plaisir authentique, une raison suffisante pour prolonger l'usage jouissif du signifiant, à côté du signifié qui s'en interprète.

Dans le mot d'esprit, le witz, il y a la rencontre surprenante avec une limite d'incompréhension. Le non-sens, devenant énigmatique, engendre son franchissement vers le sens cherché. Mais le *witz* porte sur un autre franchissement, lié avec la notion de transmission, et ce sur cela que je voudrais mettre l'accent. Partons d'une observation simple : personne ne veut répéter un *witz* trop connu, mais tout le monde espère que le sien qu'il invente sera répété par les autres. Un mot d'esprit est une idiosyncrasie, mais unetelle censé résonner dans l'Autre. Lacan nomme la plus humanisante communion qui s'en engendre, le *vin de la parole*. « Ce vin de la parole, il est toujours (...) là, ambiant dans tout ce que je suis en train de raconter dès lors que je parle[10]. » Question de contingence, alors pour qu'il surgisse. Et de plus : « ce vin de la parole, c'est moi qui doit l'apporter », le pas du sujet en est impliqué. Avant le dire d'un *witz,* les équivoques des mots demeurent dans le lieu symbolique, et non vivant, du trésor du langage. Dans le moment d'un pas de son transmission, une communauté se noue, qui humanise, et que Lacan nomme « absolument indésirable ». Car le franchissement et le nouage entre les bornes du symbolique et du réel a lieu par le sujet. L'Autre symbolique est un champ requis par le *witz,* mais ce n'est lui

6 Op. cit.

7 Cf. le commentaire de Lacan dans le Séminaire XXI *Les Non-dupes errent,* les leçons du 13 et 20 novembre 1973.

8 LACAN J., Séminaire XII *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse,* leçon du 2 décembre 1964.

9 Ma référence dans cette partie est la leçon du 11 décembre 1957 du Séminaire V de J. Lacan *Les formations de l'inconscient.*

10 Lacan ajoute également « *Ce vin de la parole, je dirai que d'habitude il se répand dans le sable* ».

que le sujet vise, mais un Autre qui soit vivant — capable de jouir, donc. Est-ce que l'oubli porte sur ce moment où, dans la transmission du *witz,* le sujet, soutenu par le semblable, devient Autre pour lui-même, en livrant quelque chose de sa jouissance ?

Et le troisième terme, le corps, également arrête le sujet. Dans une analyse il tente de dire quelque chose sur ce trébuchement qu'est le symptôme. Je l'illustrerai par la clinique. Une analysante est gênée par des troubles digestifs qui se manifestent dans un contexte particulier, d'adresser une demande d'aide, une demande d'amour à sa mère. Elle a honte de son corps, et quoiqu'elle emploi des mots vulgaires (roter, chier), c'est par sa pudeur dans une tentative de bien dire ce qu'il lui arrive, qu'elle trouve — et répète — le terme médical précis : le conduit (digestif). Ainsi, elle trouve : toute comme un conduit elle se situe entre les membres de sa famille, tente de leur conduire, indiquant ce qui manque dans l'Autre. Le moment où elle se met dans une telle position par rapport aux partenaires lui échappe énigmatiquement, tout comme ce qui se passe normalement dans son conduit digestif. Et elle remarque : ce qu'elle manque pourtant se situe bien entre l'amour et la nourriture : le sexe. Le corps est pris comme matériel du symptôme dont le sens trace un élément sexuel, et précisément en tant que manquant. Les équivoques qui en jaillissent provoquent la chute du symptôme, quoique, évidemment, l'enjeu de la cure demeure une transformation du rapport au manque.

Une analyse est pourtant programmée à confronter le sujet avec une autre dimension de la honte, où ce n'est pas l'image ou le verbe qui fait honte au corps, mais plutôt le corps qui fait honte au verbe. Un corps-substance jouissante puisse faire honte à la parole quand le sujet, en affecté par le côté réel de l'inconscient se rend compte de sa méconnaissance, dans les usages de ce corps en tant que support de significations — y compris pulsionnels. Une parole visant la vérité menteuse est inadéquat à un tel corps.

Que le corps soit limité en ses capacités qu'on tente de franchir est visible depuis toujours dans son traitement dans le sport, ou la danse. Une évidence, qui m'a fait pourtant penser que dans sa matérialité, il est peut-être particulièrement disposé à cette forme subjonctive du verbe, exprimant la formule de ce qui est potentiel. Seulement, le subjonctif dans la phrase du Lacan ne porte pas sur n'importe quel verbe mais celui du dire. Le corps, un réel, quoiqu'indicible, n'est pas pourtant muet. Il est le lieu de commencement et résonance du dire.

LA PAROLE EST UN DON DE LANGAGE

CEREN KORULSAN

« Qu'elle se veuille agent de guérison, de formation ou de sondage, la psychanalyse n'a qu'un médium : la parole du patient. L'évidence du fait n'excuse pas qu'on le néglige. Or toute parole appelle réponse », dit Lacan au tout début dans le *Discours de Rome*. Il a fallu d'abord revaloriser la parole pour lui redonner sa dignité comme il disait dans le *Séminaire XI.* Parce qu'il évoquait dans le *Discours de Rome* qu'on peut suivre à mesure des ans passés « cette aversion de l'intérêt quant aux fonctions de la parole et quant au champ du langage ». Il cite les problèmes actuels de la psychanalyse sur ce propos et les interprète comme « une tentation qui se présente à l'analyste d'abandonner le fondement de la parole ». La tâche de l'enseignement de Lacan consiste, à ce premier temps, de démontrer que les concepts freudiens ne prennent leur sens plein qu'à s'orienter dans un champ de langage, qu'à s'ordonner à la fonction de la parole.

Toute parole est un appel, un appel qui attend une réponse, « même si elle ne rencontre que le silence, pourvu qu'elle ait un auditeur, et que c'est là le cœur de sa fonction dans l'analyse ». Si l'analyste ignore la fonction de la parole, en se rencontrant avec le vide, il cherchera une réalité qui comble ce vide au-delà de la parole. Il me semble que pour cette raison Lacan accuse les analystes de la deuxième et de la troisième génération après Freud qui se sont employé par la théorie psychanalytique à suturer ce vide. Dans le *Séminaire XI,* Lacan remarque que le statut de l'inconscient est éthique. Les analystes sont responsables de sa présence et de la perduration de la psychanalyse. Il faut évoquer la question que Lacan pose : qu'était donc cet appel du sujet au-delà du vide ? C'est un appel à la vérité à travers les appels de besoins de l'analysant. Toute parole nécessite un lieu d'adresse pour se déployer et toute parole implique l'Autre. Bien plus, la parole engage parce que son appel amène une réponse du sujet. Elle engage le sujet face à l'Autre mais aussi elle engage le sujet face à sa parole. C'est un engagement auquel se tient le sujet. L'expression « tenir sa parole » n'est pas sans raison.

Bien que l'inconscient existait avant la psychanalyse, c'est l'écoute de l'analyste qui a décidé de son existence et son émergence dépend du dispositif analytique. Dès le début de son enseignement, Lacan cherche à savoir comment l'expérience analytique qui n'a que la parole comme medium peut avoir un effet sur l'inconscient.

Puisque l'inconscient est structuré comme un langage et « cette structure qui donne son statut à l'inconscient », alors l'inconscient n'est pas un chaos mais « il y a sous le terme d'inconscient quelque chose de qualifiable, d'accessible et d'objectivable » et dans ce cadre, le symptôme peut se défaire par le biais de la parole. Dans le *Séminaire XI*, Lacan indique que l'inconscient est de l'ordre de « non-réalisé », là où quelque chose d'autre demande à se réaliser, il peut se réaliser ou se fermer. Dans cette discontinuité quelque chose se manifeste comme une vacillation. Il n'est pas étonnant que « le refoulement y déverse quelque chose ». C'est le rapport aux limbes de la faiseuse d'anges comme disait Lacan.

Dans *Fonction et champ de la parole et du langage,* en 1953 Lacan définit l'inconscient par : « cette partie du discours concret en tant que trans-individuel, qui fait défaut à la disposition du sujet pour rétablir la continuité de son discours conscient ». Le discours concret et trans-individuel, c'est le langage. Puis Lacan continue : «

L'inconscient est ce chapitre de mon histoire qui est marqué par un blanc ou occupé par un mensonge : c'est le chapitre censuré. Mais la vérité peut être retrouvée ; le plus souvent déjà elle est écrite ailleurs ». Et il énumère là où on peut le trouver. Il indique qu'on le trouve dans les monuments qui est le corps. Cela veut dire que le symptôme hystérique « montre la structure d'un langage et se déchiffre comme une inscription ». Les formations de l'inconscient qui ne peuvent être évoquées que par la parole, touchent de façon intime à la vérité du sujet. Lacan ajoute dans ce passage qu'on trouve la vérité aussi dans les documents d'archives (ce sont les souvenirs d'enfance), dans l'évolution sémantique (le stock et les acceptions du vocabulaire particulier à chaque sujet), dans la tradition (légendes et mythes de l'histoire personnelle) et dans les traces de son histoire.

Le sujet demande l'analyse pour faire sens à l'énigme des symptômes. L'entrée dans le dispositif analytique se produit quand la souffrance subjective s'adresse vers un savoir qui lui donnera du sens et ce travail commence par deux suppositions qui soutiendront le dispositif analytique : la supposition de l'inconscient chez l'analyste et la supposition de savoir à l'analyste chez l'analysant. L'analysant au fur et à mesure remarque quelque chose qu'il n'a pas aperçu avant et perçoit qu'il dit plus et qu'il dit quelque chose de différent de ce qu'il voulait dire. Dans le *Discours de Rome,* Lacan définit l'interprétation comme « une ponctuation heureuse qui donne son sens au discours du sujet », un sens qui est produit par le patient non par l'analyste. Pour cette raison, Lacan privilégie la coupure de séance comme instrument interprétatif et attend de l'interprétation de « produire des vagues ». L'interprétation, selon Lacan, vise à dévoiler cette vérité du sujet.

Dans le même texte, Lacan fait une distinction entre « parole pleine » et « parole vide ». Sur celle-ci, il déclare : « Nous avons abordé la fonction de la parole dans l'analyse par son biais le plus ingrat, celui de la parole vide, où le sujet semble parler en vain de quelqu'un qui, lui ressemblerait-il à s'y méprendre, jamais ne se joindra à l'assomption de son désir ». C'est une parole où le sujet n'a pas une place de protagoniste ; il serait là oui, mais il sera effacé dans ce discours. Tandis que dans la « parole pleine », il s'agit de la vérité du sujet. Dans ce même texte, Lacan affirme : « Soyons catégorique, il ne s'agit pas dans l'anamnèse psychanalytique de réalité, mais de vérité, parce que c'est l'effet d'une parole pleine de réordonner les contingences passées en leur donnant le sens des nécessités à venir, telles que les constitue le peu de liberté par où le sujet les fait présentes. » Si la vérité, pour le sujet, est la plus intime mais également ce qui est étranger, ce qui permet au sujet d'approcher sa vérité, c'est la parole pleine qui engage, qui fait acte. Il faut quand même accentuer que toute la vérité ne peut pas se dire.

En conclusion, Lacan accentue le fait que la psychanalyse est une *talking-cure,* car elle est dépendante de la fonction de la parole. Si la parole constitue notre principal outil de travail, n'est-il pas nécessaire de nous interroger sur ce qu'est au juste la parole ? La fonction de la parole s'avère fondamentale afin d'orienter la cure. Lacan, aussi dans le *Discours de Rome*, évoque l'ignorance de cette fonction de la part des psychanalystes et ajoute que « ce champ de notre domaine soit tombé en friche ». Bien que Freud n'avait pas articulé une théorie sur la parole et le langage, il s'y réfère toujours et la psychanalyse se développe sur cet axe. Pour conclure, je cite :

LA PAROLE EST UN DON DE LANGAGE

CEREN KORULSAN

« La parole en effet est un don de langage, et le langage n’est pas immatériel. Il est corps subtil, mais il est corps. »

Merci de me donner la parole !

WHY SPEAKING HELPS <BUT ONLY IF> YOU DON'T KNOW ANYTHING ABOUT ME...?

JAN TKACZOW

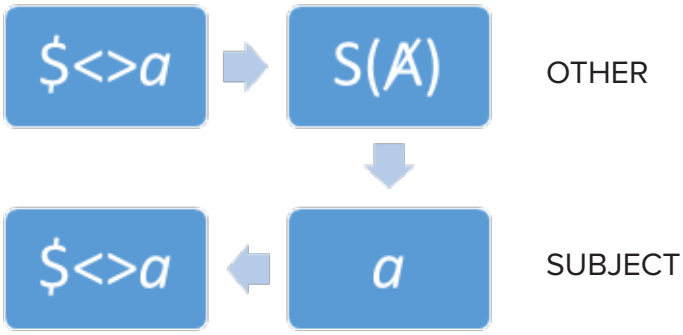
My intervention is based on the difference which Lacan stresses in Seminar *Encore,* that is the difference between *a* and S(Ⱥ).

He says: "The aim of my teaching [...] is to dissociate *a* and A [...] And yet, *a* has lent itself to be confused with S(Ⱥ), below which it is written on the blackboard [he is referring to sexuation tab], and it has done so by means of the function of being. It is here that a scission or detachment remains to be effectuated. It is in this respect that psychoanalysis is something other than a psychology. For psychology is this uneffectuated scission." (lesson March 13, 1973)

We also meet *a* under S(Ⱥ) in much earlier formulation, i.e. in a graph of desire. Already in the *Subversion of the Subject*, Lacan points out to the discrepancy between the signifier of the lack in the Other — which means only that the Other is divided by jouissance, lacking —, and the object cause of desire, which — through the operation of the signifier — endows with meaning in the place of non-sense, creating the phantasm, the symptom, and the subject.

"Desire institutes a dominance — in the privileged place of jouissance — of object *a* in phantasy, which desire substitutes for Ⱥ. [...] Perversion is in the neurotic's unconscious in the guise of the Other fantasy. [...] Providing it oscillates by alternating between $ and *a* in fantasy, castration makes of fantasy a chain that is both supple and inextensible by which the fixation of object cathexis [...] takes on the transcendental function of ensuring the jouissance of the Other that passes this chain on to me in the Law."

What differentiates psychoanalysis from other forms of psycho-treatments is that it doesn't confuse *a* with S(Ⱥ). In the *Subversion of the Subject*, Lacan underlines that *a* of the fantasy originates from S(Ⱥ) of the Other and then joins, meets or separates out the $ in the process.



Now I'd like to explain the title — the intervention is based on two texts which I wrote earlier: "Why speaking helps" and "You don't know anything about me". These texts were directed at general public. I want to reuse two leitmotivs that I used in them. One is Plato's cave, and the other is solipsism of the subject, better known in our circles as 'there's something of the One', 'Yad l'Un'.

Thus I state the following as regards "you don't know anything about me" as I posited in the original text:

1. Subject utters these words to *I (Ich, moi),* or

2. Object *a* utters these words to the subject, or
3. S2 utters these words to S1 — in other words subject turns to knowledge.

In this approach 'Yad l'Un' is a protection of ignorance. But it's understandable — it is most intimate relation to jouissance of which there's no way one could find out before analysis.

Using a method to communicate with general public doesn't have to mean that we're making things easier. A catch phrase is good enough. Lacan was a master of catch phrases. You all know that. We need to trick the audience as we trick newcomer analysands. I know this will raise questions, so I explain *a priori:* we need to aim at discerning that *a* differs from S(Ⱥ). This we know. And the trick? The trick is in the subject — it starts to believe in Other knowing, because he himself knows — thus formatting SSS, but we cannot know — what is HIS difference. So yes — in the end it is not a trick, but still requires buffonade, that, again, Lacan was a master of.

Where does it lead me? "You don't know anything about me" is a catch phrase, which works because it is so common and commonly used, but no one dares to explain it! We need to be there.

And so is the same with "Why speaking helps?" There's not a single psychological article that I would come across that would explain it to general public. Not that I would suspect that our colleagues know it themselves. Because speaking only helps if you know what is the difference between *a* and S(Ⱥ). Again — we need to be there.

What does it mean this "we need to be there" that I'm repeating to you making it another catch phrase, this time, for you?

Lacan states it in *Position of the Unconscious* — 'we need to be there' as our intervention needs to meet the cleavage of *a* and S(Ⱥ). He's using the platonic cave as an example. The opening and closing of the unconscious is done nowhere else but in parole. Psychoanalyst waits at the cave's gate, but — as we know from the same text — this sesame opens only on the password "open sesame" spoken from the inside. So s/he waits, and then what? And then s/he has to recognize the cleavage between *a* and S(Ⱥ) to drop the stone of interpretation between the doors. It will obviously be crushed by the power of repression, but we're still there waiting for another call, and when it arrives, another stone flies between the doors. This time, maybe, or maybe in a hundredth time, it will meet eventually with the crumbs of previous stones, and they start to mount an obstacle to closing of that cave.

Let me give you a short clinical example of how I understand what I just stated.

A hysteric woman in her sixth year of analysis brings a dream to a session. She sits on the blanket outside her house, on an empty driveway, she looks like she just got out of the shower. She wears a robe and turban towel. Her three-year-old daughter plays with a gate repeatedly opening and closing it with the push of a button. Everything in the dream is actually opposite to what her statements say: she hates being

seen by her neighbors; — the driveway is the most exposed spot in their home lot —; and she worries sick that her daughter could open the gate and run out on a busy street. Needless to say that, in the dream, she is totally relaxed and smokes a cigarette. She was talking recently about her father as a cheater, a con man, asserting, to her surprise, that it is him who is afraid of being cheated (father, by many indications, is most probably a paranoiac subject). So she says: "and voila what a crook!" And then she realizes that it is easy for her to judge him, but she is not certain how she'd behave in such situation. And on that base, she says she suspects herself of having 'ugly' (the Polish word "paskudny" especially connotes the meaning) character. It led to my questioning her if she considers herself being a crook? how and why is it possible that she dreamt such a dream?

In the end I asked her if she had any associations with seeing herself sitting there with this towel, robe, cigarette, on the blanket, all relaxed and everything. My push was toward my own imagination — that of a pin-up girl. But the surprise and reward comes shortly for just being there and listening — not knowing — 'I remind myself of my grandmother from my father's side'— she replies to her astonishment — 'she wore those turban towels'. 'And she was a pretty 'ugly' character'— I end the session, remembering from few years back how she told me stories of her repugnance and disgust of her grandmother.

We see here inevitable 'meeting at the genealogical tree' which Lacan mentions in *Note Italienne*. But — as Lacan continues there — to finish at this would be a mistake, which Freud didn't know what to do about. This is what brings us to the level of work with the signifier and the lack. We remain enigmatic about it, even though the subject will immediately feel guilt and shame.

We can hypothesize that maybe she saw this as the only way to avoid the madness of her father, to treat him as his mother did. We don't know that yet. So we need to keep our mouths shut. But we can push, push without a thesis, or even with it kept in reserve. Once the subject found the other lacking S(Ⱥ) (in which way it will remain secret, because the father here is not lacking subject, that's for sure, and the subject struggles with it her entire life) makes of it the *a* of her fantasy — a sword and a shield of it — it is precisely what 'you don't know about me'. And thus, armed with this Oneness subject will cheat, intrigue, fight and *symptomatize* her entire life to protect her ignorance of how she become and what she is.

So to conclude — we only need to know what is the difference between *a* and S(Ⱥ) in order to keep our mouths shut and not to pursue the fantasmatic ideals of our own, which we find so often in the work of our colleagues from the field of psychiatry, psychology, psychotherapy. This reminds me of another leitmotiv from "Why speaking helps" that of a measuring the effects of treatment. For psychiatrists, the case is simple: it's biochemistry. For psychologists, it's a bit harder: it's the tests. For psychotherapists, it's confusing: the happiness of man. Only for us, it is complicated beyond any scope: it's a satisfaction of ex-sistence.

PAROLE, EFFET DE SENS ET SIGNIFICATION

STYLIANOS MORIATIS

Notre parole devant l'absurdité contemporaine démontre le sens intime de l'humain et loin de se réduire à un commandement que l'on reçoit et auquel on répond, elle circule quelque chose qu'on partage dans la communauté humaine pour assurer notre *hominisation* et notre survie, à savoir notre manière d'être dans le monde.

Ce qui paraît du sort commun, dans le monde que nous sommes en train de construire est le fait que nous restons souvent loin de chez nous, exilés souvent, dans une monstrueuse insignifiance que l'itinéraire de la science nous creuse dans son égarement[1], sans colmater la béance à laquelle le symbolique nous a déjà initié. Bien qu'il soit vain d'attendre du discours scientifique à l'époque du capitalisme que son propre mouvement délivre son sens, l'individu contemporain, piégé dans ses tourbillons, se confronte à un réel souvent insaisissable et même indéfinissable dans son signifié.

En opposition presque, au « Moi, la science, je ne parle pas », qui se meut entre « unmeaning » et « meaningless », entre le « sans signification » et le « non-sens », le sujet parlant en analyse, en essayant de se retrouver dans ses propres associations, explore à sa manière son manque à être dans la parole.

C'est ainsi qu'en tant que *parlêtre*, il apparaît et disparaît dans son énonciation, entre sens, sujet et signifiant, comme Lacan le souligne dans son séminaire, les *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*[2], pour faire valoir le sujet de la psychanalyse. À travers l'articulation signifiante, le *parlêtre* court derrière ce glissement du sens, toujours en quête d'un signifié qui pourrait boucler la signification recherchée.

J'essaierai de vous faire part de cette incompatibilité de la parole et de la signification, en évoquant le parcours d'un jeune homme dans sa tentative d'explorer les aléas de sa position subjective. Minas s'est trouvé, pendant cette période de crise qui ronge la Grèce, en impasse économique avec une mère au chômage et un père dépendant entièrement de son employeur.

Son souci comme il dit, de sauver sa famille des dettes, le conduit d'abord à vouloir réaliser précipitamment son projet de métier d'armée. Sa qualité de plongeur l'encourage de s'engager dans les marines où il gagne dès le début l'estime de ses supérieurs. Cette qualité néanmoins, attire la maltraitance de la part de ses collègues.

Le bizutage et la pression permanente ne tardent pas à avoir des conséquences sur son état de santé : crise de nerfs, sentiments de persécution et déclenchement de réactions violentes de sa part, face à la pression exercée. Lorsqu'il découvre que le médecin local traite sa diarrhée en lui filant des médicaments antidépresseurs, sa méfiance envers l'autre devient extravagante et le déclenchement prend la relève.

Suit l'intervention sur place des psychiatres de l'armée, la camisole et son enfermement forcé à l'hôpital psychiatrique d'Athènes. Les actes s'imposent sous les com-

1 Olivier Rey, Itinéraire de l'égarement, Du rôle de la science dans l'absurdité contemporaine, éd. Seuil.

2 Jacques Lacan, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse, Séminaire XII, inédit.

mandements et sans trop d'explications. Lorsqu'il essaye d'ailleurs de parler avec le psychiatre traitant pour se donner une explication sur ce qui lui arrive, le psychiatre le conseille de ne plus parler de ces événements car ce seront du passé qu'il faut absolument oublier.

Conclusion : il s'enferme de plus en plus sur soi et il reste enfermé chez lui, après avoir renoncé à sa carrière de militaire professionnel. Il rompt les liens avec son amie et se retire parce qu'il a peur que s'il sorte de chez lui, il risquera de s'exposer au ridicule à cause du symptôme de la diarrhée qui renvoie à l'insupportable de son expérience pendant son service militaire. Pour sortir de cette situation, il se donne encore une fois la tâche d'aider sa famille mais sans sortir de chez lui.

À la recherche perpétuelle d'un ailleurs pour ne pas vivre avec ce qui se présente comme pauvreté, il renonce à travailler quatre fois pour rien et il se donne la perspective de gagner de l'argent comme les grands joueurs de poker qu'on voit à la télé. Il admire leur savoir-faire qui se base sur la probabilité et les calculs des combinaisons.

Cette nouvelle optique alerte ses parents qui lui proposent de venir me voir. Le fait que je ne suis pas médecin comme ceux qu'il a rencontrés, sans le poids du pouvoir sur ses décisions, lui permet de se confier à sa propre parole pour chercher au moins une explication à ce qui lui est arrivé.

Dans un deuxième temps, il essaye de me faire complice de son projet de joueur professionnel de poker, afin de le soutenir pour rendre sa vie plus facile. Dans ses représentations, il est presque persuadé qu'il est capable de contrôler ses passions et de perfectionner sa manière de jouer en soumettant la chance à ses calculs raisonnables. Pourvu qu'il gagne, son système de pensée reste intact et rien n'aliène la véracité de ses calculs logiques. Le signifiant argent stabilise ses humeurs et renforce sa confiance à sa toute-puissance imaginative jusqu'au jour où il perd la somme qu'il avait acquise après tant d'efforts.

Il se précipite angoissé à sa séance pour me dire comment, en croyant récupérer l'argent perdu, il a cru bon d'« emprunter » le premier salaire que sa mère venait de déposer dans un endroit à la maison. Désespoir et un ressentiment de travailler pour rien. En énonçant les faits, le verbe « emprunter » se remplace par le verbe « voler » qui le surprend : « je ne suis qu'un voleur », conclut-il en donnant un sens à son acte.
En tant que sujet *représenté par un signifiant pour un autre signifiant,* selon la définition donnée en décembre 1962 par Lacan, l'être de Minas, ne se qualifie que dans ce « donc je ne suis qu'un voleur ». La parole du sujet, « n'est proprement que le moment où il s'évanouit sous le sens, où le sens qui le fait disparaître comme être, car ce « donc je suis » n'est qu'un sens »[3].

La parole de Minas marque cette limite entre l'effet du signifiant et ce qui lui revient par réflexion d'effet signifié. En évoquant une qualité exceptionnelle, déductible

3 Jacques Lacan, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse, séance du 2 Décembre 1964.

à l'effet du signifié d'après une articulation signifiante, sa parole relève la barrière du non-sens sous-jacent à ses actes et porte une signification qui se résume à une certaine vérité, une vérité mise en forme selon la citation, *Moi, la vérité je parle*. C'est une vérité qui émerge entre les lignes de sa propre parole et qui fait limite à ses spéculations. Cette parole véridique vient perturber ses croyances et se produit d'une perte langagière.

Cette vérité, néanmoins, ne s'extrait pas d'une collection de signifiés mais d'un signifiant qu'on pourrait nommer, « passibête »[4], dans la mesure où : « le rapport du signifiant au sujet, en tant qu'il intéresse la fonction de la signification, passe par un référent. Le référent ça veut dire le réel. Et le réel n'est pas simplement une masse brute et opaque. Le réel est apparemment structuré », souligne Lacan dans les *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*[5].

Dans ce cas, avec l'association libre, quelque chose de réel s'atteint, par l'intermédiaire du signifiant au référent. Nous voyons surgir un effet de sens, aussi provisoire que le signifié « voleur » qui contredit et divise le sujet dans son dire.
Quelle dynamique subjective pourrait-on attendre de ce fragment de signifiance qui s'est produit chez notre jeune ? En ce sens, «il n'y a pas d'instance valable de la signification qui ne fasse circuit, détour par quelque référent »[6], comme Lacan insiste à le dire dans ce séminaire, du fait « que nous ne savons pas en quoi est structuré le réel tant que nous n'avons pas le signifiant[7]. »

Qu'est-ce à dire de cette insistance de Lacan à décrire cette mouvance du signifiant en centrant son commentaire sur les rapports signifiant/signifié et leur référent ? Si la litote de nos interventions d'un côté a permis le déploiement de la parole en donnant la priorité à l'énonciation du sujet, l'effet de sens et la signification surgissent de la fluidité d'une parole qui apporte une limite à son monde.

« C'est ce qui me manquait, dit-il, en tant que plongeur, car en se forçant de plonger encore plus, je ne savais pas où m'arrêter. J'ai réussi à piger où se situent mes limites. » Si la peur de sortir disparaît peu à peu et un savoir-faire avec son corps règle différemment son rapport avec l'espace ainsi qu'avec sa copine, il reste à savoir comment, selon lui, on peut assumer une position plus responsable pour se protéger de nos propres dévergondages. En se fiant à sa propre parole, il continue à explorer ses propres limites pour éviter que « ça ne se reproduise, ce qu'il a vécu ».

En termes plus clairs, qu'en est-il du sort de la parole s'il n'y avait quelqu'un pour l'entendre même « si avec de l'offre, l'analyste fait de la demande. Mais la demande qu'il satisfait, c'est la reconnaissance de ceci de fondamental, ce qui se demande, ce n'est pas ça ? [8] »

4 Séminaire XX, Encore ; séance 19 Décembre 1972, p. 27, Ed. Seuil.

5 Jacques Lacan, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse, séance du 2 Décembre 1964.

6 Ibid.

7 Ibid.

8 Jacques Lacan, séminaire XIX- ...Ou Pire, 1971-1972, séance du 9 Février 1972, p. 92.

F comes from Germany and he's a musician, a singer. His involvement with music started with his childhood's improvisations on the piano. In his adolescence his music teacher informed him that he was not strong enough to become a musician, which led him to quit music and become a carpenter. When he was 25 years old, he returned to music with a successful course in the genre he chose: Jazz music. Glory gradually fades, while a series of unsuccessful attempts to reclaim it devastate him. During an appearance and while singing, he realizes that he finds no joy in that and collapses. He is admitted in a psychiatric clinic, receives medication and turns to an analyst who ends his sessions two years later, with the announcement that he has so much anger he could be Hitler.

He decides he must leave Germany and come to a *terra incognita,* an isolated Hellenic village. He spends a year there doing nothing, only the simplest tasks, until he is incapable even of that. He must decide whether to return to Germany and the psychiatric clinic, or to follow his partner's advice and visit me.

He came to my office three years ago. Right from the beginning, it was obvious that he was trying to make a good impression. Well- polished in everything, particularly polite, he greets me by a handshake, stands until I sit. In his first session, he raises the issue of language. He wonders if one can be "*analyzed*" in a language other than his mother tongue and whether a common mother tongue of the therapist and the patient is a prerequisite. Our common language is English. For F, it's the language in which he sings and for me the one I studied medicine in. This seems to reassure him. For him, it's a neutral language that doesn't carry the imperative that German does, as he says. After this initial settlement, the matter of language reoccurs. To his ears, the Hellenic language sounds *"like vomiting", "you speak as if you're spitting",* he refuses to learn it.

Unfolding the chain of signifiers, a series of opposing pairs become apparent, beginning with small/big, insignificant/significant. Speaking of his father he says *"he is small, in a room he will choose the smallest chair to sit in, he becomes small enough to fit in the smallest places".* He always advised them to speak in a low voice, not to disturb *"he wanted us to be small too".* F considers him unsuccessful, as, despite undertaking big projects professionally, he never wished to be successful in his field. He had offers to work in the US which he turned down, as he considers Americans to be dishonest and uncivilized. F says *"he never wanted anything big, he was afraid of it"*. Imputing this denial to him, he accuses his father of depriving him of the chance to succeed in jazz's homeland. Another opposing pair, unsuccessful/successful.

He considers himself unsuccessful like his father. Several times he came close to acquiring everything that success means to him. On one hand, glory, recognition, money and, on the other, the only proof that one works hard, that he's a good worker. *"Only if you succeed the other acknowledges you as a hard worker".* Why is it though so important to be acknowledged by the other in the position of the good worker? *"Good workers are always on the right side, they're like a joker card".* As a joker card, he can be placed on either side, as long as it's the right one. According to his family's enunciated, that is the side of success.

To his mother he has always been very important *"I think that I was born due to my mother's desire for one more child. To her I was always special, her preference, the beloved one, a specification"*. He recalls a scene from his childhood that was often repeated, in which he is with his mother and father at the family table. The two of them talking and laughing, whereas his father sits silent, hidden behind a newspaper, uninvolved. *"He didn't want to participate, neither did we... why was he like that? Why wasn't he angry? In his place I would be furious"*. In his mother's speech, his father is small, him not objecting to that, leaving his son guilty in an imaginary position of importance. The older son became small like his father *"but my mother didn't want me to be small"*. Every member of the family, apart from his mother, has the same initials, P W. She calls him "my little Peewee". Apart from a small bird of North America, the word peewee is also metaphorically used to signify the unusually small person. In his mother's speech he is big-significant and small-insignificant at the same time.

This dual relation of companionship with the mother reappears in yet another childhood scene. The two of them used to watch a French TV series that always moved her, as it was about a big romance. He recalls the joy he was feeling, the one he was later trying to relive alone by reproducing the series' musical theme on the piano. This is the beginning of his relationship with music.
I ask him if he is the only musician in the family. His paternal grandfather was one of the three greatest tenors of Germany during the Second World War. He doesn't know much about him as, despite the fact that he seems to be appreciated by his parents, he is hardly ever mentioned. His mother considers him significant, due to his relationship with music. F talks briefly about Nazism and contemporary Germany as well, *"nobody speaks about the war, as if it never happened... we have to be hardworking, humble, speak in a low voice, be small, don't ask questions, always move within a form"*. It is uncertain whether this statement concerns the German people altogether. It certainly concerns both himself and his father. He wonders whether his grandfather was a Nazi, *"he considered himself an Aryan"*, and whether he should feel guilty for choosing music like him. He writes in German but he never sings in his language, he wonders why he didn't also get involved in classical music. *"If I had become a classical singer the road would be easy, this is what Germany produces, classical musicians"*.

On the contrary he chose jazz, a genre unfamiliar to his country, of which he says is like a uniform, something that he wears, *"it's a form in which you can improvise but it remains a form; with my music I am naked"*. He doesn't have a manager; he writes his music and tries to promote it himself. This double attribute, of the boss and the worker, divides him; *"when I fear that my position is threatened, I put the other in the position of the one being used, I become the bad German"*. He is divided even more by the qualities he attributes to these two positions, of the master and the servant. Discipline and perfection on one side, joy and improvisation on the other. *"I used to wonder whether being both is schizophrenic, it's like being trapped in an elephant's costume while being a bird"*. It seems that this articulation of his gathers all the opposing pairs of signifiers. He characterizes his music as simple, a voice and a piano, *"without a big orchestra behind me"*. *"I want others to want my music, me... how despicably human"*.

Rejections succeed one another; nobody seems to be interested in his simple music. Naked from classical music's greatness and without jazz's uniform he is unwanted, unsuccessful. And it is then that he becomes a nothing, he disappears. He spends days drinking heavily, in terrible physical pain, he threatens to jump off the balcony, asks to be hospitalized and eventually collapses. This pattern follows him in Hellas. He characterizes his father as *"aggressively pacifist",* being against Nazism, guns and war. He sent him to Hellas with a command, to not forget who he is, to go as a German. *"You represent Germany, be good, loyal, honest".* In the father's speech, there is a contradiction. On one hand, he commands virtues that he acknowledges as synonyms to the German origin, the Aryan race, the superior race as defined through a historical and linguistic distortion. And on the other, its nearly aggressive renunciation. This contradiction appears in F's speech too. He gets angry with this imperative for perfection, with the fact that in his father's speech he, as a German, seems to outstand human weakness, but at the same time it is this weakness that he imputes to others and especially to Hellenes. He didn't choose this country as a getaway land randomly. Vanished as a subject, being in the position of nothing, he came to this country when for the rest of the world, definitely in the speech of the German authority, Hellas was disvalued, discredited, stripped from its former prestige, a nothing. Moreover, in the field of transference, he places me in the position of nothing too, but as an exception; *"you must be the only consistent person in this country".* This consistency, though, derives from the analyst's position itself that allows the subject to speak. And, as far as F is concerned, to do what he was not allowed to in his country and his family; to unfold his speech, to point out the signifiers of successful/unsuccessful, his positioning as a joker card, the question through which position success passes and their link to the Aryan grandfather through the speech of the Other.

This banning of his speech that escorted him appeared unmasked in his father's prohibition to speak while being angry, leading F to a passage to the act. He was hitting the walls and later on himself, something that in angry moments, abandoning his well-polished image, he also did during his sessions. This stops, as well as the alcohol abuse. He no longer threatens to kill himself. And it's the land of analysis, *terra analytica*, that allows him, moving through the articulation of his speech outside geographical coordinates, to quest a position concerning his relation to music and to do something with this nothing, in which he is entrapped by the signifiers of the Other. *"All these years I've been misusing my talent for identification, for becoming somebody. I no longer want to write the Bible, I see no point in staying there, otherwise I will never say anything".*

PAROLE DE *LALANGUE*, DISCOURS SANS PAROLE - « SIDÉRER PAR UN COUP BAS »

VIRGIL CIOMOS

« ...un signifiant, en lui-même, ça ne demande rien. »
Colette Soler, *La phobie et l'invention de l'ICS*
conférence faite à Cluj, Roumanie, le 15 oct. 2016

C'est avec beaucoup de plaisir que j'évoque cette conférence, qui, pour moi, a été une grande surprise vu qu'elle a marqué l'avènement d'une toute nouvelle interprétation de la phobie. Un de ses éléments centraux reposait sur un questionnement inédit des rapports entre le sujet et le signifiant, vu que c'est en fait le sujet, et lui seulement, qui demande d'être représenté par un signifiant pour un autre signifiant. Cela pose la possibilité « originaire » d'une « relation » plus ou moins « directe » entre le signifiant lui-même et le sujet (divisé, bien sûr). Je me suis rappelé la distinction qu'Aristote avait faite entre deux sens du *pros ti,* c'est-à-dire du « rapport » : un sens vertical, entre le genre et l'espèce, et un sens horizontal, entre les espèces elles-mêmes[1]. Avec la précision, très importante, qu'il n'y a pas de connaissance commune du genre, mais seulement des espèces. Par conséquent, la division verticale entre le genre et l'espèce se traduit, horizontalement, par la division entre les espèces. Mais, plus avant qu'Aristote, le roi David avait déjà constaté que Yahvé « parle » toujours une seule fois et que lui, et lui seulement, l'entendait deux fois[2]. Quand Dieu dit « Lumière », lumière fut réellement ! Au contraire, quand nous disons « lumière », une cohorte de prédicats plus ou moins imaginaires succède, des simples mots, souvent contradictoires, comme « corpuscule » et... « onde ». Avec une exception car, pour les schizophrènes, les mots « coïncident » parfois avec les choses mêmes. Et pourtant, insiste Lacan, si un signifiant peut représenter le sujet cela suppose que, avant même que le sujet ne soit pas « précipité » vers l'Autre, « il n'en existe pas moins comme puissance libidinale, quoique divisé[3]. » Et il ajoute : « c'est le feu au derrière qui est [...] la seule chose bien sûr qui puisse le motiver à se faire représenter[4]. » Le feu silencieux — sans paroles — du « buisson ardent », par exemple, celui de Moïse[5]. Un « feu un » qui serait l'inconscient d'avant même son articulation dans la chaîne signifiante et qui a besoin d'un « buisson » — *i.e.* d'un corps — afin de pouvoir parler en nous, et en nous seulement, « deux fois ». C'est ainsi que « s'instaure une béance entre l'espace du sujet et celui de l'inconscient, qui [...] ne détermine pas le sujet ; [Lacan] dira plus tard qu'il "n'affecte" pas le sujet, mais son corps de jouissance[6]. » Cet espace sera ensuite approprié en tant que lieu de la future chaîne signifiante. Mais, avant ça, même si elle relèvera toujours d'un signifiant quelconque, cette béance indéterminée, c'est-à-dire « indicible », assurera un passage entre l'inconscient et le corps, qui court-circuite le sujet et son interprétation. Il s'avère ainsi que le sujet peut subir l'affection d'un signifiant sans pourtant être déterminé par lui. Par « sujet affecté » nous entendons, ici, « le corps du sujet », hors sens et, par conséquence, hors signification. Un « événement de corps » que le sujet lui-même devra ensuite... « subjectiver ».

1 Aristote, *Catégories,* 8, 11a.

2 *Psaume* 62, 11.

3 C. Soler, *op. cit,* p. 5.

4 J. Lacan, *Le Séminaire,* livre XVI, *D'un Autre à l'autre,* Seuil, Paris, 2006, p. 468.

5 *Exode* 3, 1-7.

6 C. Soler, *op. cit*, p. 5.

Chaque signifiant est, comme nous le savons, un « un ». Cependant, la série de ces « uns » n'est pas un ensemble proprement dit. Au contraire, selon Cantor, elle représente une sorte de « multiplicité inconsistante » ou, encore, une « variété ». C'est la condition même pour que l'axiome du choix puisse fonctionner dans la théorie des ensembles[7]. Chose curieuse, en roumain, le verbe « varier » est un des synonymes de… l'orgasme. Une traduction assez « réussie quant à l'effet du signifiant sur le corps, c'est-à-dire de la jouissance. » Il s'ensuit que, avant d'être articulés dans un discours, les signifiants relèvent d'une simple « accumulation » hétérogène car, dans la variété, aucun élément n'a pas de propriété commune avec aucun autre élément. Comme dans la linguistique de Saussure, il s'agit d'une « pure différence ». Et le miracle c'est que « ça tient ». Ça tient quand ça tient car ce n'est pas donné pour le même schizophrène, dans une crise d'aphasie. Dans notre cas, ça tient à cause de « l'événement de corps », bien sûr[8]. Prenons donc un premier signifiant — fût-il « cheval » — qui surgit dans et à travers un corps qui jouit — la première érection du petit Hans, en l'occurrence. Pourquoi une jouissance sexuelle ? Parce qu'il s'agit toujours d'un corps sexué et, ensuite, parce que la sexualité est, pour ainsi dire, « indéterminée ». Comme le sujet, à l'occurrence. La coalescence[9] d'un signifiant « un » et d'un corps « un » annonce tous les autres « uns » que l'Autre contiendra en lui-même en tant qu'autant de traits unaires. Encore une fois, tout cela suppose une conversion de la béance verticale qui s'est ouverte entre l'inconscient et le sujet dans une béance seconde qui s'ouvre dans l'Autre, en tant que rapport horizontal entre le premier un et tous les autres. En effet, pour Hans, c'est seulement après « l'événement de corps » que le sujet pourra « s'élaborer », symboliquement, dans cette autre béance, seconde. En remontant ainsi vers l'origine, à savoir vers le « feu un » qu'affecte originairement le corps du sujet avant que le sujet même ne soit pas déjà engagé dans un « discours avec paroles », nous pourrions donc avancer que l'accumulation des signifiants dans une variété se convertit dans l'accumulation hors sens et, par conséquent, hors signification des phonèmes hétérogènes. Car chaque phonème « un » vaut un signifiant « un ». Plus encore, en remontant vers l'origine des phonèmes-mêmes, à savoir avant qu'ils ne soient même pas rangés (comme les signifiants) dans un « trésor », nous allons rejoindre leur simple agglutinement dans *lalangue*. Entre le « feu un » qui s'inscrit comme événement indéterminé de corps : la monade, et la parole déterminée : la dyade, il y a donc *lalangue,* une sorte de « détermination » discursive de… l'indéterminé, une parole qui ne dit rien ou une parole qui dit le rien ou une parole qui ne dit rien que la parole, parole toujours « une » parce qu'agglutinée.

Nous pourrions poser maintenant que c'est toujours un signifiant « un » qui « parle » à travers une *lalangue* « une » et qui s'inscrit dans un corps « un ». Mais qu'en est-il alors de la parole vraiment discursive, c'est-à-dire articulée en tant que dyade horizontale ? En quoi consiste plus précisément, le « reste » du dire « un » de Yahvé « un » — car il s'agit du monothéisme, n'est-ce pas ? — au moment où Moïse l'entend, comme David, humainement, c'est-à-dire deux fois ? Est-il notre discours, lui aussi, réductible à la dyade verticale du signifiant et de la parole ? Et de quelle

7 À voir en ce sens la correspondance du Cantor avec Dedekind sur l'axiome du choix.

8 C. Soler, *op. cit,* p. 5.

9 *Ibidem*, p. 8.

« parole » s'agit-il ici si elle est, par définition, incomplète ? Car il y aura toujours un reste dans toute parole qui engage deux signifiants. Nous tombons ainsi sur une version inédite de la grande découverte de Freud — le retour du refoulé. La voici, adaptée à notre contexte : s'il y a une dualité entre le signifiant et la parole ce n'est pas seulement parce que la parole représente un phénomène incomplet et donc partiel de la phénoménalisation signifiante. C'est que le signifiant n'est pas une simple possibilité. Il est une énergie qu'on ne peut pas refouler totalement, comme une sorte de « transcendantal » kantien. Le « réservoir de la libido » — le feu « un » (celui de Pascal aussi)[10] — « retourne » au même moment de sa phénoménalisation afin de s'inscrire là où il trouve une place libre. Dans les « trous » des phénomènes, donc. Nous reconnaissons ici une des définitions lacaniennes de la lettre[11] : « L'écrit [...] c'est le retour du refoulé. [...] Comme analyste, c'est en tant que lettre que le plus souvent, je le vois revenir, le signifiant[12]. » La parole n'est pas « deux » seulement parce qu'elle doit s'articuler dans une chaîne signifiante indéfinie. Elle est discursive (discontinue) afin d'assurer une place libre — celle d'entre les mots, par exemple — dans et à travers laquelle une inscription de la lettre puisse « avoir lieu » (dans les deux sens de l'expression). Nous aurons donc trois termes dans un discours : le signifiant, la parole et la lettre. Une fois de plus, une lettre qui s'inscrit au moment même de l'énonciation, c'est-à-dire de la parole. Analogiquement, nous aurons : l'inconscient, le sujet et le corps. C'est dire aussi que le « reste » de la jouissance « divine » n'est jamais vraiment dit par le « parlêtre » quoiqu'il apparaisse justement grâce à son dire. Il s'inscrit dans la lacune du signifié, en tant que lettre : « Ceci n'est pas seulement pour sidérer par un coup bas le débat nominaliste, mais pour montrer comment le signifiant entre en fait dans le signifié ; à savoir sous une forme qui, pour n'être pas immatérielle, pose la question de sa place dans la réalité[13]. » L'immatérialité primaire du signifiant s'inscrit dans la matérialité seconde de la lettre. Le signifiant est ainsi joui dans et à travers cette lettre hors sens et, par conséquent, hors signification parce qu'elle représente ce que du discours manque à la parole et, pourtant, dans et à travers la parole. Ou ce que du signifiant manque au signifié et, pourtant, dans et à travers le signifié. Finalement, le signifiant — l'immatériel primaire de la sidération (le latin *sidera* est le pluriel des « astres ») — « se signifie lui-même » en tant que lettre (ce serait une autre forme de la « signifiance » ?) – le matériel second du corps (surtout de ses orifices). Car c'est justement le corps qui subit le « coup bas ».

Ce corps qui parle est, pour ainsi dire, le même avec celui qui est inscrit. Il y a donc de l'écrit dans la parole. Analogiquement, il y aura aussi de l'un de l'écriture dans le deux de la parole. Sauf que, comme la lettre, cet « un » sera hors sens et, par conséquent, hors signification. Et comme celui qui s'exprime à travers les mots c'est le désir lui-même, la lettre sera, premièrement, son objet *a*, hors sens et, par

10 Cf. J. Lacan, *Le Séminaire,* livre XXIII, *Le sinthome,* p. 132 : « Le feu, c'est le Réel. Ça met le feu à tout, le Réel. Mais c'est un feu froid. Le feu qui brûle est un masque, si je puis dire, du Réel. Le Réel est à chercher de l'autre côté, du côté du zéro absolu ».

11 Cf. C. Soler, La psychanalyse, pas sans l'écrit, « Champ lacanien », no. 10/ 2011.

12 J. Lacan, *Le Séminaire,* livre XIX, *…ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 26, apud, C. Soler, op. cit, p. 15.

13 J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou La raison depuis Freud », dans *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 500 ; C. Soler, *Comment Lacan parlait-t-il de la ségrégation ?* , dans « Mensuel », no. 128/2018, p. 21.

conséquent, hors signification, le « reste » même visé par le désir et, ainsi et deuxièmement, la sidération préalable dans tout désir (cf. son étymon latin, *de-siderare*). Quel sera alors le « coup bas » de la lettre ? Lacan parle d'une « rature » du trait unaire, condition préalable pour qu'une lettre puise s'inscrire : « c'est de l'effacement du trait que se désigne le sujet. Ça se remarque, donc, en deux temps. Il y faut que s'y distingue la rature[14]. » Pour que la lettre puisse s'inscrire il nous faudrait donc, premièrement, un lieu libre pour l'écriture, un « ravinement[15] » dit Lacan, à savoir un « non-lieu » ouvert dans le signifié et simultanément, dans le corps. Analogiquement, il nous faudrait aussi une sorte de dé-dé-sidération ou de « lettrification » (non-psychotique) du désir. Proust parlait d'un « double et mystérieux sillon[16] », ce qui anticipe les deux temps de la « lettrification ». Finalement, tout cela nous interpelle quant au destin même du désir car on devrait accepter, non seulement une dé-dé-sidération du désir mais une « dés-objectivation » de l'objet *a* aussi. Comment ça ? Par la Chose, bien sûr. Or, dans ce cas-là, nous pourrions différencier entre deux sortes de « discours sans paroles » : celui des structures préalables à tout discours effectif — parmi lesquelles celle de l'acte analytique qui vise l'objet *a* lui-même — et celui dont la visée sera la Chose même.

Je vais finir maintenant par citer une dernière fois Colette Soler : « Le signifiant peut se créer *ex nihilo*, mais rien ne témoigne de l'ex-sistence, sinon le dire. Alors ça fait deux places dans la structure. Il y a celle du trou dans le symbolique, place de la... Chose, *das Ding*, du refoulement originaire, Dieu en personne, ou plutôt le refoulement fait personne, dit Lacan dans *RSI.* Mais, dans le nœud du langage, avec l'imaginaire et le réel, qui eux non plus ne vont pas sans dire, Dieu c'est le dire, le *dieure,* le *sinthome* qui ex-siste au nœud et qui préside au métabolisme des jouissances du corps appareillé par le langage, qu'elles soient borroméennes ou pas. Serait-ce la porte d'entrée de la croyance ?[17] ».

14 J. Lacan, « Lituraterre », dans *Autres écrits,* Seuil, Paris, 2001, p. 16 ; C. Soler, *La psychanalyse, pas sans l'écrit,* p. 25.

15 J. Lacan, *Le Séminaire,* livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant, op. cit,* p. 122 ; C. Soler, *op. cit,* p. 23.

16 M. Proust, *À la recherche du temps perdu,* IV, *Sodome et Gomorrhe,* Paris, Pléiade, p. 918.

17 C. Soler, *Des dieux et de l'analyste*, « Essaim », no. 35, p. 23.

THE EFFECT OF THE SPEECH OF THE OTHER. AN ADOLESCENT'S CASE

ANNA CHRISTODOULAKI

"We are historically summoned by history to the enduring synthesis of reasoning upon reasoning, aiming at listening carefully and trying to comprehend what has already been told. It is inevitable to the extent where there is no other use of speech except the one that the comment allows us to make."
Michel Foucault, "The Birth of the Clinic"

"...One night, my father asked me to be back at 11 o'clock, yet I came back at 11.30 and when I entered the house, he attacked me by calling me names. He was awful to me, so I told him to calm down since I hadn't done anything wrong otherwise, I would leave. That was when he told me to get out of his house and that's what I did. I wandered around for two to three hours, but I was broke, alone, having nothing to occupy myself, hungry and cold. So, eventually I went back. They were both awake waiting for me to return. I told them that I stole a motorbike and crushed it, and that's why I decided to come home. My father asked me for more details and when I told him the whole story, he took my mother and went out to seek the motorbike. They told me that they would go to see if I was telling them the truth! There are times I think my parents are stupid, since there is no other way to justify their constant mistakes. Eventually, I locked them out of the house. After some hours, I let them in and my mother took me for a ride to talk about what happened, insisting that my father was right. I went crazy because I can't stand listening to her supporting him."

It is an excerpt from a teenager's speech who meets the analysis since he has subjectively been assigned another identity, that of Disruptive Behavior Disorder and Depression, always in favor of the biological approach which shrinks the symptom in physiology. Having already become acquainted, in a nutshell, with the clinical practice of the object child, he is trapped in the altar of a therapy with a pharmacological approach, enriched with a psychological methodology, in which there is lack of the subject's appeal.

Before the aforementioned session a long period has preceded, full of actions and consequences: violence, thefts, overnight absences from home, drug abuse, traffic accidents causing serious injuries that led to a two-month immobility and finally accusations putting him under the supervision of the District Attorney's office. However, he claims that they won't catch him and that nothing happened to him, with the absence of certainty, indicating in retrospect that all his associations lead to the question, "But why nobody cares about me?"

The teenager himself, trying to challenge his former doctor (plenty of them have preceded), confesses that he makes use of cannabis and then the doctor quickly reacts by informing his parents about his addiction and stating that he would never see the boy again as he thought It was a difficult case that needed an expert's approach!

His parents brought him to the hospital, asking for confirmation and record of the "felony" as well as connection with the legal services and rehab groups. And he is only 12! His father was right... "He used to cause a lot of problems since he was a little baby. When he turned two, it was obvious that there was a big problem. No one could control him. We were raising a young criminal."
What's more, according to the boy's father, we had a junior Al Capone in front of us!

This speech is preceded, and it is not excluded neither from the story nor from the repetition of the teenager's actions. Besides, it is regarded as a complex that had already for some time been 'on tour'.

As regards the parents' stance towards their child, the paradox corresponds to the following assumption "It is obvious that those with whom we are dealing, sufferers are not satisfied as we are saying with what they are... They are not satisfied with their situation, but when they are in such a situation without satisfaction, they are satisfied. The whole point is to find out what is that what is satisfied".[1]

Both parents were desperate, at least on the surface because in fact, when their child is missing at night, they are worried, as they claim, yet they do not bother going out to search for him. When the traffic accident occurred, they didn't seek to find a more qualified doctor despite the fact that the way his current doctor is treating him is the worst and it's more likely to be left with lameness. They don't try hard enough to wake him up in the morning and take him to school, although he runs the risk to fall behind and remain at the same class because he has lots of absences. They also don't manage to enroll him to any activities suitable for his age because they get lost in all the necessary paperwork. The father claims to be incapable of dealing with his son and the mother agrees.

Actually, it's not about a couple living on the fringes of society; on the contrary, they are both educated having social and professional existence, with no financial or legal issues. They are punctual, kind and consistent.

The father, as it emerges from the story, from the day the boy was born, for reasons that could only be reveal in his own analysis, accuses the mother of being responsible for their child's attitude. Indeed, in the past he had found a psychologist supporting his view, confirming that it was the mother's fault because she was neurotic and this anxiety may have caused her uterine contractions during pregnancy, the result of which is the boy's disorder. Taking all the above into consideration the father assigns her a position which is, in fact, familiar to her. In and out of the edge of society, maintaining the formalities and operating outside the law. Delinquent she herself and responsible for her child's violations, who is the same as her. She is in a position she appears to enjoy since, on the one hand, she accuses her son for outlawing whenever she has the chance to whoever the recipient is and on the other hand, she tries hard to find every time the appropriate irregularity to cover him up. At the same time, however, the way she describes her son's accomplishments contains a sense of admiration. Almost the same admiration she expresses when she talks about her "delinquent" father who took her with him, when she was young, at the bars he used to go for drinks and flirting, always without her mother's knowledge.

She herself never opposes directly the accusations of the father, in fact, this couple never fights with each other since they are always busy seeking temporary solutions for a situation that is irreversible. The mother accepts all the accusations passively, with the boy to be regarded as an instrument of objection against the father. An evi-

1 Jacques Lacan, The Four Fundamental Concepts of Psychoanalysis p. 151, ed. Seuil.

dent and constant accusation, about how incapable he is as a father. And here's the proof! His own son himself raises his own objection challenging him, from this very position. "Look what you've done!"

Arriving at the hospital, what they were longing for was another accuser, a critic, an informer, a judge to be added in the list of all those people who comply with the request of their pleasure by freaking out when facing the boy's "crimes".

At first, Peter comes demonstrating his violations, the one worse than the other, even mentioning felonies he hasn't committed, yet is willing to commit, he also talks with admiration for other people's violations and he always comes to the conclusion that police can do nothing about it. They can't catch him, either because they are incapable or because they don't care. *"Recently he said "I don't know why but I can't stop challenging the police. I like to prove to myself every time their incapableness".* Refraining from indicating his violations seems to be that, which initially allowed to establish a kind of transfer.

He doesn't want to be like this, but it's like he can't do otherwise, it's like the other person, as he says, "Expects this exact behavior from him". As if it's the only way in which the other can see him. When he meets someone he doesn't know, there is nothing else to discuss except his accomplishments which, however, as he says, are idiocy. Only a foolish person would do all that. And his mother's criticism is unbearable. She can't be smoking and not allowing him to smoke. "I've told her that if she quits smoking, I will do it too. But she can't quit it! We sometimes make fun of her for that, along with my dad, and laugh..."

IL VERSUS ELLE

PASCALE KOLAKEZ

Tu, pronom masculin *Ãnta* versus pronom féminin *Ãnti*

Heidegger[1] fait un usage métaphysique de la parole : la parole dirait l'être.
Jacques Lacan, inspiré par cette approche, déclare alors : « la psychanalyse n'a qu'un médium, la parole du patient[2] ».

La *Spaltung*, la division du sujet de l'inconscient entre langage et jouissance de corps, est difficile à traiter au niveau clinique. Pour Lacan : « l'expérience analytique n'est pas décisivement objectivable. Elle implique au sein d'elle-même l'émergence d'une vérité qui ne peut être dite, puisque ce qui la constitue c'est la parole, qu'il faudrait en quelque sorte dire la parole elle-même, (...) et que la parole ne peut pas se saisir elle-même[3]. »

Dans ce texte, je propose d'essayer de comprendre la parole de Alia et de Maya, deux femmes transgenres, dans leur emploi, en parlant d'elles-mêmes, des pronoms masculin et féminin distinctif en langue arabe, en me questionnant sur leur emploi des pronoms *Ãnta* et *Ãnti*.

Alia et Maya sont, toutes les deux, des femmes transgenres (c'est-à-dire elles sont nées hommes, s'identifient comme femmes et veulent faire les modifications corporelles nécessaires, et devenir transsexuelles).
Alia a 35 ans, je travaille avec elle depuis deux ans, une fois par semaine, face à face et Maya a 30 ans ; je travaille avec elle depuis un an.

Les signifiants pronom masculin et pronom féminin pour Alia et Maya
Au départ, Alia et Maya sont venues avec la même demande : entamer un traitement de remplacement hormonal.
Quand je les ai rencontrées la première fois, je leur ai demandé leur préférence de pronoms, ainsi que je le fais habituellement, masculin ou féminin. Toutes les deux m'ont répondu : « Je préfère que vous vous adressiez à moi au féminin puisque je suis une femme ».
Je souligne que lorsqu'elle parle d'elle-même, Alia le fait tantôt au masculin et tantôt au féminin en se référant à son vécu subjectif. À plusieurs reprises, je lui renvoyais le pronom masculin en m'adressant à elle.

Pour Soler, dans son Intervention au séminaire de l'EPFCL « La parole et son dire », à Paris en 2017, le dire de l'analysant « est demande, et il n'y en a qu'un[4]. » L'analyste doit aller à la cause du dire-acte sans lequel rien ne se dit.
Quel est le dire de la demande de Alia et Maya ? Est-ce que c'est le même dire ? Est-ce la même demande ?

L'équivoque masculin - féminin
Lalangue est l'ensemble des équivoques sonores qui comptent pour le sujet. Quand

1 Heidegger M., La parole, dans Acheminement vers la parole, Paris, Gallimard, 1976, p. 13 et 15.

2 Lacan J., *Écrits,* Paris, Seuil, 1966, p. 247.

3 Lacan J., *Le mythe individuel du névrosé,* Paris, Seuil, 2007.

4 Soler C. (2017). *Dire…* L'Un. Intervention au séminaire EPFCL « La parole et son dire », à Paris le 12 janvier 2017.

une psychanalyse produit des équivoques, le réel qui se dégage de la parole est le réel de la *lalangue*. La parole va toucher au Réel donc à la jouissance, la jouissance dans l'Autre. Dans le langage, il y a toujours *lalangue* ; quelque chose de l'inconscient qui ne sera jamais interprété.

Ce n'est pas du signifiant comme élément symbolique dont il s'agit, mais du réel de sa « jaculation », cette façon dont *lalangue* s'est imprégnée pour un sujet donné : cette façon, ce mode de cristallisation, cette *motérialité* de *lalangue*.

C'est en cela que la question d'abord se pose de savoir si l'effet de sens dans le réel tient bien à l'emploi des pronoms *Ãnta* et *Ãnti* chez Alia et Maya ou seulement à leur jaculation.

Alia a une apparence d'homme avec des cheveux courts, une barbe bien garnie et une tenue vestimentaire très masculine. Elle tente de renforcer un moi masculin et sa démarche est appuyée. Alia a déjà été mariée pour quelques mois avec une femme. Après son divorce, elle a entamé un traitement de remplacement hormonal dans le Sud-Est de l'Asie. Après deux semaines, elle a arrêté la prise d'hormones par peur de perdre la possibilité d'avoir des enfants. Elle dit vouloir reprendre les hormones après avoir gelé son sperme. Alia est homme en public et femme en privé. Elle est sans emploi depuis plus de deux ans, n'a pas d'amis ni de vie sociale. Elle passe par des périodes ou elle essaye de vivre pleinement en tant qu'homme, en public et en privé, et d'autres où elle est femme en secret. Elle ne relève pas l'erreur lorsque je lui adresse la parole avec *Ãnta*, le pronom masculin.

Dans la parole de Alia, la fluctuation entre l'utilisation des pronoms *Ãnta* et *Ãnti* ainsi que son incapacité à déterminer son genre en passant alternativement tantôt d'une position féminine à une position masculine nous laissent penser que l'emploi des pronoms *Ãnta* et *Ãnti* reste dans le dit.

Par contre, Maya se rase chaque matin de très près et porte des vêtements très féminins. Elle a confronté ses parents et sa famille pour pouvoir s'exprimer et vivre en tant que femme. Elle continue à travailler en étant fière de son apparence féminine. Elle a même fait le pas de voyager en Europe pour continuer sa transition. Quand elle me demande l'emploi du pronom *Ãnti* [féminin], il y a un effet de sens dans le réel. Elle relève l'erreur si je m'adresse à elle au masculin.

Peut-on dire que chez Maya, l'emploi du pronom *Ãnti* est un dit qui pourrait aboutir un jour à un dire substantif ?

Conclusion :
Pour Lacan, « c'est de ce fait qu'il y ait l'inconscient, que déjà dans ce qu'il dit, il y a des choses qui font nœud, qu'il y a déjà du dire, si nous spécifions le dire d'être ce qui fait nœud[5]. »
Pour Soler, « dans l'analyse c'est de lui (le dire) que se fait le trajet vers l'Un-dire de l'Une jouissance borroméenne. »

5 Lacan J., R.S.I., leçon du 11 février 1975, version de l'ALI, p. 80-81.

Si l'analyse réussit à causer le dire de Alia et Maya, ce dire substantif pourrait-il aboutir à un sinthome, à un re-nouage des registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire ? Ainsi, le fait de s'identifier comme transgenre ferait-il nœud ?

LA MISOPHONIE, UNE JOUIS-SENS DU *NON J'OUIS*

JOCELYNE LAKIS

Y a-t-il une satisfaction d'être sourd ? Une jouis-sens du *non-j'ouïs ?* Serait-elle alors un plaisir masochiste ?

Lorsqu'il parlait, sa mère ne voulait point l'entendre, « Chut, chchchch, ssss », lui disait-elle. Ce qui n'était rien d'autre pour lui que le manque du désir maternel à l'écoute de son désir ; et il se retrouvait assis dans un coin attendant la libération de sa parole.

« La vérité se fonde de ce qu'elle parle ». Dans l'énonciation, l'acte du langage part de la subjectivité, on n'existe comme sujet qu'à travers notre parole. Le procès de l'énonciation se sépare du discours de l'énoncé. La parole dans le cas de Monsieur X n'aurait été libératrice que si la mère l'aurait laissé s'échapper de son énoncé, afin qu'il puisse se subjectiver. « L'enfant est en somme entièrement pris dans le jeu entre les deux lignes[1] », écrit Lacan.

Dans les sifflements et les chuintements de sa mère, si l'enfant se rappelait qu'elle refusait de l'entendre et négligeait son désir d'être entendu, il n'en comprenait pas le pourquoi. *Che Vuoi ?* Que veut-elle ? Autrement dit : pourquoi ne veut-elle pas m'entendre, pourquoi me demande-t-elle de me taire ?

Ce non-*ouï* de la mère, accompagné de tapes et de menaces, a nourri un fantasme de fustigation, dont la satisfaction est masochiste. Ce fantasme de son enfance sert à Monsieur X aujourd'hui de support à son désir.

Monsieur X ne s'est pas tu, il parle. Mais, il manifesta une intolérance extrême dans son *j'ouïs* à certains sons. Ne pouvant donc pas ne pas entendre, il est devenu sourd à certains sons. Sa misophonie n'est autre qu'une coupure, un marquage sur le corps, son dire-non à certains sons émis par sa mère, la marque du signifiant, celui du « tais-toi », qu'il refuse d'entendre. À travers cette oreille qui ne se ferme pas, qui donc ne peut pas se défendre, qui ne peut pas ne pas entendre les injonctions maternelles, il a transformé la réalité imaginaire. Les sons ont rejoint le réel.

Dans la relation duelle mère-enfant, dans laquelle l'enfant est le partenaire-symptôme de la mère, le fantasme, incluant une perversion masochiste, est celui du « tu parles, mais je ne t'entends pas ». Ainsi, dans le retour des signifiants de lalangue cause de jouissance, une *jouis-sens* sans sens, la misophonie, cette surdité sans surdité prend la forme d'un évènement de corps qui se manifeste par une position sado-masochiste.

L'enfant, en effet, se met dans la position masochiste libidinale, quand il est exposé aux sifflements et aux chuintements des lettres « S » et « CH », comme condition de sa jouissance dans la souffrance. Il en devient sourd. Dans cette jouissance il fait une reconstruction du scénario primitif, et inflige à la mère la souffrance qui lui a été infligée.

1 Lacan J., *Le Séminaire, livre VI, Le désir et son interprétation,* texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Éditions de La Martinière, collection Le champ freudien, 2013, p. 97.

La misophonie a donc ainsi une double valence : par sa surdité sélective, l'enfant inverse le rôle entre lui et sa mère, mettant cette dernière dans la position masochiste de celle qui parle sans être entendue, prenant lui la position sadique qui oppose une fermeture de l'oreille à la bouche maternelle.

L'acte sadique se présente comme une jouissance de souffrance, qui peut être destructive, c'est une pulsion originaire, et non pas partielle qui, dit Lacan, « est chargée d'aller quêter quelque chose qui à chaque fois répond dans l'autre », et qui a pour but d'enfreindre la loi. Mais cela sert-il vraiment à l'enfant, de ne plus entendre la mère ?

La misophonie serait en fait l'écran, le fétiche qui laisse la supposition ouverte au manque de phallus de la mère. Le fétiche s'incarne et s'incorpore dans l'objet, c'est le substitut métonymique qui cache le manque de phallus de la mère.

Dans ce désaveu, *Verleugnung,* qui masque la béance du sexe féminin, il va maintenir la mère non castrée dans le fantasme, ce fantasme selon Lacan « donne à la réalité son cadre évident, et aussi bien impossible à bouger, n'était la marge laissée par la possibilité d'extériorisation de l'objet *a* ». L'enfant vit dans un clivage du moi sans rupture avec la réalité, le réel du manque est en même temps démenti et dénié puisque le fétiche, dans ce cas la misophonie, constitue un substitut phallique reconnu puisque le fait même d'avoir recours à un manque témoigne de ce qu'il manque. Se faire accroire à un deçà du voile est fondamental ; en janvier 1957, Lacan pose que le voile est plus important que la réalité. Le voile serait le support du désir, le désir du rien-entendu.

Disons en somme, que dans cet inversement de position, il y a la jouissance elle-même, dans la récupération phallique de l'Autre. Dans sa position sadique, l'enfant fait à travers cette récupération, un déni de la castration imaginaire en se référant à l'objet de la jouissance au moment même de la scène primitive. Dans cette position sadique il y une jouissance sans libido, de la souffrance de l'Autre.

L'on échange. Or, point n'est nécessaire que quelqu'un use de sa voix pour cela, le geste suffirait pour montrer qui, quand, pourquoi, comment et combien. Cependant, parler à voix haute n'est pas de l'ordre de la sublimation comme l'on pourrait imaginer. En disant cela je ne fais que rappeler l'hypothèse linguistique suivante : la voix est une sélection utile à la vie même. Elle sert mieux à l'échange, parce qu'elle parcourt une distance. Autrement dit, il n'est pas nécessaire de bien regarder, de bien voir, au sens pourtant littéral, celui ou celle à qui l'on s'adresse. Nonobstant, si le geste ou la voix ordonnés, autrement dit les manifestations générées d'un corps, la parole d'un vide maîtrisant une langue sinon son propre accès au langage, lui restituant la portée de sa division, puissent exemplifier l'hypothèse d'une grammaire universelle (je me réfère évidement à Chomsky), ne devrait-on pas nous demander si ce qui se présente comme un lapsus, une erreur, un glissement significatif mais dépourvu de sens, et donc troué, ne serait pas également généré ?

Pas d'inconscient sans langage, dit-on. Or, pas de langage sans erreur constitutive de chaque être parlant puisque quand un enfant arrive à parler — je dis arrive, parce que justement l'enfant n'apprend pas à parler comme on apprend à écrire, mais il parle, tout simplement — l'on a beau essayé, et les psycholinguistes le confirment, à lui apprendre à bien parler, en le corrigeant, en lui indiquant ses erreurs, l'enfant — je vous invite à faire l'expérience — insiste et répète l'erreur. Or, si l'on tient ceci pour quelque chose d'acquis, alors ce qui appartient réellement à l'enfant en tant qu'il est un sujet usant de ses capacités génétiques et de son environnement, serait sa propre erreur, mais qui n'en est que la manifestation et non pas une erreur — n'est-pas ? — d'un être prenant ses distances, qui *o-père* à l'intérieur d'une aliénation l'ayant sorti de son incapacité motrice, de sa naissance prématurée et inaccomplie…

Nous parlons donc de la langue depuis ce matin. Une langue, c'est un dialecte disent encore une fois les linguistes, et c'est presque devenu un cliché théorique ; *une langue est un dialecte supporté par une armature*. L'on pourrait alors supposer, que s'il n'y avait pas d'armature, l'on aurait un échange permanent entre dialectes, un échange non pas « aguerri » et conscient, mais une espèce de jeu identitaire à travers les parlants de cette planète. De Homère à Joyce, les langues, les dialectes[1] armés ou non, servent à faire avancer la singularité de l'expression, à pousser les barrières du langage. Fondamentalement, l'erreur, le néologisme est monnaie courante dans la littérature : l'on a même nommé ceci la licence poétique. Y aurait-il un mastère, un doctorat, un post-doc poétique ? Sont-ils réservés aux poètes ? Foutaises ! Puisque, tous les mots sont inventés et non pas uniquement ceux « inventés ».

L'on peut, à présent, se demander ce qui fait qu'un mot tout à fait inventé, prenons le mot « lacanais » par exemple, puisse être adopté par une communauté. Définissons le mot : le lacanais est un dialecte psychanalytique. Ce qui fait que ce mot soit acceptable, est le fait même de respecter les caractéristiques fondamentales de la grammaire française, et par là-même de la grammaire universelle — s'il devait être traduit dans d'autre langues correctement. Voyez, le langage est un instinct[2], mais ce qui rend possible l'invention d'un mot comme celui-ci est, après tout, la jouis-

1 Greco-dorien, Greco-ionien etc. dans le cas du premier ; les langues de toute sorte dans le cas du second.

2 Steven Pinker, The Language Instinct- The new science of language and mind, 1995.

sance de cet instinct, de ce potentiel phylogénétique. Il me semble que c'est aussi le cas de certaines phrases toutes faites : « le jeu en vaut la chandelle » par exemple, cela ne veut rien dire, mais l'expression trouve son origine dans les nuits folles des joueurs de cartes qui usaient de chandelles, de bougies — leur coût fut élevé jusqu'à l'invention de l'électricité. Si le jeu était bon, il en valait la chandelle.

La puissance de l'expression perd éventuellement son caractère, perd de son actualité. De même pour les mots. Une expression qui perd de sa puissance symbolique : n'est-ce pas ce qu'on appelle en psychanalyse le Fort-Da ? Les langues de bois sont faites d'expressions qui ont perdu leur sens et leur force, et en quelque sorte il n'y a que des langues de bois.

Examinons à présent un moment crucial de l'histoire de la langue grecque moderne qui, je pense, pourrait donner à voir ce que je cherche à dire depuis tout à l'heure. Toute une période poétique grecque moderne est marquée par l'usage d'une langue archaïque, pompeuse, lourde, référencée, morte et franchement ennuyante. Les partisans de cette langue se prêtaient aux caprices d'une identité grecque-ancienne, grecque courtisane et demandeuse d'une reconnaissance de la part des « Grandes Forces de l'Ouest ». Personne ne lit les travaux de ces poètes à présent, ni les descendants des européens qui, ayant quelques acquis de grec ancien, parvenaient à le faire à cette époque, ni les descendants du simple peuple grec, de celui qui fît vivre une langue.

Les poètes grecs qui sont restés dans l'histoire de la littérature, que l'on lit encore et toujours sont les poètes qui ont parlé simplement, qui ont parlé la langue grecque dans sa synchronie. Et on les lit, même si l'on ne les comprend pas tout à fait, parce qu'il y a quelque chose de très humain dans leurs textes, quelque chose de vivant tout simplement, quelque chose qui sert toujours et qui est préservé, sélectionné du seul fait d'être utile et simple, et peut-être même en rapport avec un certain trait qui arme chaque différence et chaque subjectivité d'une sensation d'appartenance. Un de ces poètes est, sans doute, Seferis.

Georges Seferis fût poète et diplomate. Il reçut le prix Nobel de littérature dans les années soixante. En s'adressant à l'académie suédoise qu'il remercie pour avoir honoré la langue grecque de ce geste, il se réfère à Makrygiannis, un guerrier, un grand guerrier certes, mais un homme simple, un personnage historique parmi d'autres. Makrygiannis apprit à lire et à écrire à trente ans… il a écrit comme il parlait, il passe par l'Autre sans le savoir, sans faire attention à l'orthographe, et d'une force d'esprit incomparable, il livre sa version de ce qui reste de la révolution grecque : « Mon seul souci c'est la langue », dit-il.

Seferis alors retrace l'histoire de ce qu'on appelle la langue grecque avec une métaphore : ce qui relie le grec au grec ancien c'est cette longue chaîne des signifiants, son défilement tout au long des âges… Puis vient le dernier passage de son discours. Il reprend le mythe du Sphinx, l'énigme posée à Œdipe, et sa réponse : « L'Homme ». Seferis conclut sur ces deux phrases. « L'Homme a détruit le monstre. Nous avons encore beaucoup de monstres à détruire. » Je vous laisse sur cela, l'Homme. La Parole a détruit le monstre. Nous avons encore beaucoup de monstres

à détruire.

LE LANGAGE, CE PREMIER EXIL

TAMARA DERGHAM

L'exil, une séparation forcée, vécue, qui rend l'acte du retour impossible, et le lieu originaire inaccessible. Alors, se pose à moi la problématique d'une identité, et plus particulièrement celle de la langue maternelle, qui risquent d'être perdues, effacées ou remplacées. Je m'intéresserai à évoquer dans mon texte une des traces par laquelle l'exil peut s'inscrire et impacter le sujet.

En exil, le sujet se trouve dans une géographie étrangère. Il se confronte à une culture, une norme et une langue différentes des siennes. Pour échapper à cette étrangeté, il se peut que le sujet se coucoune, s'enferme et habite une bulle qui ressemble, si je puis dire, à la bulle de *lalangue,* un espace de mère-infans, duquel participent des signifiants particuliers. Le sujet se laisse trouver dans ce cocon de protection et de support, cocon de Jouissance Autre. Le sujet exilé tente de ne s'entourer que par cet autre qui fait usage du même parler que le sien, en refusant d'être impacté par cette étrangeté qui l'entoure. Le sens qui aurait dû être donné à l'exil est alors rejeté.

Le pays originaire devient un pays mythique, un conte fabuleux, un récit évoqué par une parole de nostalgie, d'affects et de glorification d'un lieu qui n'a jamais existé.
Entre le mythe et l'impossibilité du retour, s'établit le fantasme du sujet exilé. Le retour devient attendu impatiemment, et se distingue par ce fantasme des retrouvailles du pays originaire, qui n'est qu'un semblant du premier pays : *lalangue* ; ce pays de la Jouissance Autre, à jamais perdu, une tentation de toucher à cette énigme, cette jouissance des premiers sons, jouissance de la première fois. Le sujet en exil s'attache à son fantasme, il s'y plonge et s'y noie. Ce n'est qu'une tentation de retourner à l'impossible disparu.

Et puis soudain le retour devient possible, il est là, on revient au pays tant de fois rêvé. Mais… Contrairement à ce qui est attendu, au retour au pays d'origine, le fantasme se heurte au langage. *Tuchê* est là ! La bulle s'évapore, *lalangue* n'est plus le cocon qui berce.

Je cite : « La fonction de la *tuchê,* dit Lacan, du réel comme rencontre — la rencontre en tant qu'elle peut être manquée, qu'essentiellement elle est la rencontre manquée — s'est d'abord présentée dans l'histoire de la psychanalyse sous une forme qui, à elle seule, suffit déjà à éveiller notre attention — celle du traumatisme. »

Se pose donc à moi cette question de la rencontre avec le réel. En d'autres termes, comment le retour de l'exilé n'est qu'une rencontre du réel avec le réel ?
Est-ce donc que l'exil insiste, revient et se répète ?

Le sujet, face à la chute de son fantasme, continue à rechercher le pays perdu. On pourrait alors parler du *pays-symptôme.* Face à sa déception, le sujet continue à rêver d'un pays, sans savoir-faire avec sa perte. Il essaie de nouveau et répète afin de retrouver ce pays de la jouissance de *lalangue,* cet objet perdu de Jouissance, mais sans jamais y arriver.

Cette répétition m'a fait penser au traumatisme du langage, au premier exil du pays de *lalangue. Lalangue* est le premier pays auquel on ne cesse d'essayer de re-

tourner. Et l'exil est la barre qui divise le sujet. Cet exil n'est qu'un après-coup du premier exil, l'exil du langage.

La parole ainsi ne peut plus être une parole enrichie des signifiants de retour, mais plutôt une parole qui marque le manque, et les mots ne peuvent jamais combler le trou créé par le langage. Je cite Lacan : « Le langage est là. C'est un émergent. Maintenant qu'il a émergé, nous ne saurons plus jamais quand ni comment il a commencé, ni comment c'était avant qu'il soit. »

Lalangue, le premier pays n'est plus qu'une jouissance perdue, avec son reste symptomatique. Le langage est ce premier exil qu'on ne peut éviter, cette aliénation qui, suite à la séparation, conditionne l'humain en impactant le corps. On est à jamais exilé, divisé, et ce reste de soi aspire éternellement à l'objet perdu.

LA MARGINALISATION, UN AUTRE EXIL

ELIO GHARIOS

L'exil peut être sous forme de marginalisation, en fuyant la guerre, et je parlerai dans mon texte d'un exil quittant le Liban pour un pays arabe.

L'exil, dans son vrai sens, n'est qu'un après-coup, une résurgence d'un avènement après sa disparition, des retrouvailles d'un coup du passé. Dans ce sens, l'exil est un retour à l'exil traumatique originaire de la jouissance de l'Autre, à l'aliénation et à la soumission au langage de l'Autre. C'est alors une perte nécessaire à l'humanisation, une rencontre avec le manque à tout dire. En fait, nous sommes tous des exilés ; des exilés de la Chose dans le langage.
Au cours de son exil dans un autre pays, l'exilé s'attache aux nuances de sa langue, à la sonorité des mots, à la phonétique, au rythme, à l'accent tonique, aux valeurs idiomatiques, à ses codes, en un seul mot à ses signifiants. Ainsi pour un Libanais habitant un pays arabe, la langue maternelle qu'il porte en lui et la structuration du Nom-du-Père qu'il détient dans le langage sont confrontées à forte partie. Aux sonorités douces ou dégradées qu'il a acquises de sa *lalangue*, il se trouve dans une langue gutturale, étrangère. Ainsi il dirait *Jabal* et les autres diraient *Djebel* ; il dirait *ra'i* et les autres diraient *Ghanâme* ; il dirait *ahwé* et les autres *Gahwa.*

Les expressions et idiomes, en particulier, qui n'ont pas de traduction exacte d'un dialecte à un autre, même s'ils sont bien expliqués à l'exilé et même s'ils sont utilisés par l'exilé dans les moments corrects avec des signifiés bien compris, restent toujours étrangers avec des signifiants manquants. Et peu importe alors l'effort que l'exilé met pour créer un lien social en adoptant des expressions familières aux autres et en perfectionnant les accents, ses signifiants trouveront toujours un moyen de l'exposer ; c'est un reste qui sera toujours là. Évidemment, ce sont les traces de son passé que l'exilé utilisera pour remplir les pages vides de son avenir dans le pays de l'exil.

Cependant, la marginalisation peut avoir lieu face à l'incapacité de l'exilé à renoncer à ses propres énonciations, sa propre langue qui est profondément inscrite en lui en tant que parlêtre. Quand la langue est commune entre celle de l'exilé et celle du pays de l'exil, ce sont les traces de la *lalangue* qui se mettront en relief et qui empêcheront l'intégration et établiront la marginalisation.

La marginalisation peut aussi être un choix, c'est une façon de se positionner, c'est le désir inconscient de se marginaliser. Ceci indique que l'exilé peut prendre une position périphérique, non isolée et non exclue, mais tangente, qui se rejoint avec les autres dans la compréhension, dans l'énoncé. Il parle arabe, mais il jouit en libanais. Il parle l'arabe, mais il *s'apparole* au libanais.

La réminiscence est ainsi vécue par l'exilé dans le silence, le sujet est pris dans le silence de la marginalisation, l'empêchant ainsi d'établir un lien social, de se retrouver vis à vis de l'autre dans un même discours. C'est un passage d'une langue à une autre qui est vécue comme une blessure. Il sert alors d'un appel sans réponse, un appel non entendu ou reconnu de l'autre, ce qui empêche l'inscription dans un même dialecte et le support d'un même discours.

L'exil pourrait donc être un double exil ; le premier est géographique, topologique et

le second est la marginalisation rétablissant l'exil primaire vers le langage de l'Autre. Un libanais exilé dans un pays arabe peut vivre une marginalisation, une exclusion du code ou de l'accès au décodage de la phonétique signifiante de l'autre. Ainsi, la langue arabe classique, qui est considérée comme un dénominateur commun entre les pays arabes, n'est pas *lalangue*.

Les élèves libanais commencent à étudier la langue arabe classique depuis leurs premières années à l'école. Pour eux, elle peut être souvent aussi difficile qu'une langue étrangère. Loin de *lalangue*, en effet, l'arabe littéraire peut leur paraître comme une langue dépossédée d'émotions et d'affects, et pleine de règles rigides. La langue arabe écrite ne sert pas à réunir ceux qui parlent arabe dans un même bain, dans un esprit de collectivité, mais dans un exil de la langue maternelle à une langue arabe Autre.

Exilé dans un pays arabe, le Libanais peut ressentir cet après-coup de l'étrangeté.

LA PAROLE DU DIALECTE

AHMAD HALLOUM

« L'homme est homme en tant qu'il est celui qui parle », disait Heidegger dans *Acheminement vers la parole*. La parole est un acte par lequel le sujet humain s'engage. La parole dont je vais parler est celle du dialecte. Quand l'analysant use de son dialecte, que peut en comprendre l'analyste ?

Je tente en effet, d'aborder dans mon texte, la question de la parole dialectale, celle d'un jeune homme, réfugié syrien au Liban suite à la guerre, venu en consultation, dans un des centres créés à cet effet.

Au départ, il parlait un arabe courant, compréhensible à mon oreille de Libanais, malgré l'accent fort différent. Mais, un jour, en parlant, il a fait usage d'un langage, qui n'est ni l'arabe parlé des villes syriennes qui ressemble à l'arabe libanais, ni l'arabe littéraire dont souvent les ressortissants de divers arabes font usage pour se faire comprendre. C'était un dialecte, le dialecte de son patelin, en usage seulement dans le clan dont il faisait partie, aussi incompréhensible pour moi qu'un langage extraterrestre.

J'aurais pu penser, alors, qu'il s'agissait de provocation, étant donné que de notre dernière entrevue, il avait quitté sur une forte contestation. La question pouvait donc se poser : voulait-il jouir de la non-compréhension et du non savoir de l'Autre en tant que supposé savoir, en faisant usage de son dialecte ? Voulait-il m'exprimer qu'il était fermé à toute autre séance ? Ou alors utilise-t-il ce dialecte pour me transmettre quelque chose ?

Devant ces questions, je tentais d'entendre, d'aller dans la tonalité de son discours, de rentrer par cette porte ouverte, puisqu'il était venu jusqu'au centre pour me parler.

Ce jeune homme vit dans un camp de réfugiés, qu'il désigne lui même par le terme *A'rab*, équivalent de « camp arabe ». Ce camp comme les autres camps, doit son nom à celui du *Chawich*. Le *Chawich* est le chef de clan, trônant sur le groupe comme un père de la horde, ou plutôt un inspecteur de la bonne marche du clan. Ainsi le camp du *Chawish Hassan,* serait nommé *camp Hassan.*

Notons toutefois, que dans les camps, malgré leur proximité et malgré le fait que tous leurs occupants sont syriens, chaque clan fait usage de son propre dialecte.

Ce jeune homme donc entre à la séance et, après une salutation d'usage en arabe, commence à parler avec son parler dialectal. Ce dialecte, il l'utilise en général quand il est en famille ou avec ses copains ; mais lorsqu'il devait s'adresser aux autres ou donner une information, ou répondre à une demande, il le faisait dans un langage arabe parlé compréhensible par tous.

Face à ce parler étranger, j'aurais pu lui demander de parler dans un dialecte compréhensible ou bien même faire un appel à un interprète. Mais j'ai écouté mon patient. Il donnait sens à ce qu'il disait, ce qui nous éloignait de la provocation perverse. Autrement dit, est-ce qu'au moment où il est entré en séance, se dérobait-il à la demande de l'autre de parler pour se faire comprendre ? En l'écoutant je con-

statais qu'il voulait, bien au contraire, me dire quelque chose, et quelque chose de lui.

Pour pratiquer une langue, il ne suffit pas d'en suivre les règles et d'en connaître le vocabulaire, mais il s'agit d'en pénétrer l'esprit. Cela est encore plus difficile pour un dialecte particulier et fermé, qui ne suit pas les mêmes règles et dont on ne connaît pas l'esprit.

Le dialecte est un fait tant social que personnel. Les tribus des camps sont dans un état de déplacement constant, mais c'est leur dialecte qui les unit ; elles ne possèdent ni frontières, ni limites inscrites, le dialecte représente leur patrie et elles y tiennent. Leur identité est marquée non pas par des barrières géographiques, mais par leur dialecte ; et c'est ce *Sprachbarriere* (ou barrière de langue), qui leur permet de cadrer leurs identités de sujets. Le dialecte des habitants des camps s'inscrit dans leur histoire, leur langue et leur langage. Ce dialecte a sa source dans le réel et s'impose en tant que symbolique à chacun.

Cet homme qui me parlait, usant d'un langage dialectal que j'ignore, se déclarait. Il se déclarait dans ce sens que sa propre énonciation se manifestait et ne pouvait se manifester qu'à travers son dialecte. C'est un engagement dans la vraie parole, soutenue par lalangue. Ce sont les signifiants de son dialecte qui le représentent comme sujet pour un autre signifiant. Ce jeune homme parlant exprimait son désir comme effet de sa parole.

En parlant dans son dialecte, il se trouvait au-delà des mots, au-delà du langage, dans un pas-tout langagier, une jouissance Autre.